

Jean-Paul Damaggio

Au carrefour Wajdi Mouawad

ISBN : 978-2-917154-42-7

Novembre 2009

Editions La Brochure 82210 Angeville

<http://la-brochure.over-blog.com>

Prologue

Je dédie ce livre à tous les tatous des Amériques.

Par essence, tout en étant l'œuvre de tel ou tel individu, l'art est universel. Ceci étant, la critique parle de l'art grec, de l'art russe ou de l'art chinois non pour enfermer l'art dans une origine mais pour rappeler que la référence à une origine permet de comprendre l'universalité de l'art en question.

Alors, avec Mouawad, faut-il commencer par l'art des Amériques ?

Suivant la formule mathématique bien connue qui donnera ici : $3^2 + 4^2 = 5^2$, à savoir lutte des âges + luttes des classes = luttes des arts, vous trouverez 9 mots amérindiens pour la lutte des âges, 16 pour celle des classes et 25 consacrés à l'art, puis autant de mots pris chez Wajdi Mouawad qui, tout universel qu'il soit, appartient d'abord au continent où il est devenu créateur, l'Amérique (sans confondre les USA et le continent tout entier comme le voudrait un certain mésusage du mot « Amérique »).

Pour les mots amérindiens, nous passons par les Caraïbes avec des langues perdues et surtout le taïno et l'arawak d'Haïti, le Mexique avec le nahuatl, la région du Pérou avec le quechua et l'aymara, et à côté le tupi et le

guarani. Pour la partie Nord des Amériques l'algonquin est en bonne place avec le micmac (le mot micmac ne vient pas du micmac), comme l'inuit plus tard, et enfin le sioux.

Malgré le chapitre *lutte des classes*, inutile de s'effrayer avant le spectacle ! Nous sommes à la préhistoire de son étude commencée justement avec l'étude de la préhistoire rendue tardive à cause du poids de la Bible, et, comme les dinosaures qui se cachent sous les montagnes de cette lutte, ou comme le mouvement des plaques tectoniques, tout est encore à analyser.

L'art, par le partage du sensible qu'il provoque en toute société depuis la nuit des temps (depuis que l'homme fait l'hypothèse que sa vie pourrait être autre), est un des outils majeurs pour discerner, dans les ombres souterraines de la construction des empires, les poutres maîtresses des édifices. Aux Amériques, elles ne soutiennent aucune Notre-Dame de Paris. Alors quoi ?

Comme s'il s'agissait pour le narrateur de battre le texte tant qu'il est chaud, les fragments qui vont surgir sous les coups de marteau, ne sont ni une thèse ni une synthèse, à peine des éclats que Spectateur Salsa a vu jaillir pendant la trilogie avignonnaise de l'équipe Wajdi Mouawad.

Sous les feux éphémères de la réflexion, le chantier reste ouvert, pas celui larmoyant de la dénonciation mais l'autre plus prenant de la proposition.

14 juillet-14 octobre 2009

Si présents et tant oubliés...

Amérique du Nord

Il était une fois un membre courageux de la tribu Cherokee victime d'un accident de chasse. Immobilisé à jamais par ses blessures, il aurait pu sombrer dans l'ennui. Par un de ces efforts de l'esprit que l'esprit seul peut expliquer, il se lança dans une opération de grande envergure qui l'occupa le reste de sa vie : réussir à écrire la langue orale de son peuple. Il rassembla les mots, chercha un système et arriva enfin à un alphabet de 86 signes. Cette merveille fut adoptée en 1821 par le Conseil des Anciens et permit de transcrire les mots et peut-être de préserver les anciennes traditions amérindiennes qui, sans cela, auraient pu se perdre. Le gouvernement des USA donna son aval à cette recherche et ses résultats. Quand ce même gouvernement décida de chasser les Cherokees de leurs terres ancestrales vers celles d'Oklahoma, peut-être pour faire oublier son acte odieux, il décida de donner à l'arbre le plus beau, le plus majestueux, le plus grandiose de l'Ouest des USA, le nom de l'inventeur de l'alphabet, **Sikwayi**, qui devint séquoia, un nom si présent mais, comme tous les noms, à l'origine si oubliée.

Amérique du Sud

Il était une fois un chef de tribu indigène de l'actuelle Colombie, les Chibca, dont les Conquistadors avaient découvert une qualité qui les rendit fous. Une fois par an, d'un radeau allant vers le centre du lac de Guatavita, un chef, cérémonieusement, se jetait dans l'eau merveilleusement bleue. Il avait la particularité d'être couvert d'une pellicule d'or qu'une crème adhésive avait fixé à sa peau. Nous ne savons si c'est par les dires ou par traduction que les Espagnols appelèrent cet homme : **Le Doré**. Jamais ils ne purent assister à la cérémonie du plongeon. L'homme savait-il nager ou chaque chef se sacrifiait-il ainsi à son peuple ? La crème adhésive résistait-elle dans l'eau ? Toujours est-il que les Espagnols, qui avaient déjà la fièvre de l'or, tentèrent de draguer le lac pour en sortir la fortune supposée. Ce fut en vain. Le compagnon de Pizarro, Francisco de Orellana, plus fou que les autres peut-être parce que son nom commençait par or, tenta de trouver le bon lac et cette quête fut celle de l'**Eldorado**. Un échec retentissant raconté dans un film palpitant. En conséquence nous vivons toujours avec ce rêve qui, avec ou sans or, est celui du pays des merveilles.

Voici deux hommes pour un continent, dont les noms traversent les langues, alors que les langues de leurs descendants touchent le bord du néant.

Sources : Le livre de **Enzo La Stella T.**, *Uomini dietro le parole*, Editore Mursia, 1992.

Lutte des âges

Le rire

La chauve-souris, pendue par les pattes à la branche d'un arbre, vit qu'un guerrier kayapo se penchait sur la source.

Elle voulut être son amie.

Elle se laissa choir sur le guerrier et l'entoura de ses deux ailes. Comme elle ne connaissait pas la langue des Kayapos, elle lui parla avec les mains. Les caresses de la chauve-souris arrachèrent à l'homme son premier éclat de rire. Mais plus il riait et plus faible il se sentait. Il rit tant et tant qu'il finit par perdre ses forces et tomba évanoui.

La fureur s'empara du village quand on l'apprit. Les guerriers firent brûler un tas de feuilles mortes dans la grotte aux chauves-souris et en bouchèrent l'entrée.

Après quoi, on discuta. Et les guerriers décidèrent que l'usage du rire serait réservé aux femmes et aux enfants.

(note 111 : D'après les *Mythologies* de Lévi-Strauss)
Mémoire du Feu, Eduardo Galeano

Un proverbe arabe indique :
le rire de la noix est entre deux pierres.

1 – L'individu

ananas mot issu du tupi-guarani

Les noms

Il cherche les mots, désespérément, et les NOMS sont des mots que l'on écorche souvent quand ils disent **Mouawad**, et alors, alors oui, c'est aussi lui qu'on écorche jusqu'à le rendre vivant. L'étape suivante, si par cas nous pouvons parler d'étape comme pour le Tour de France, c'est le nom au pluriel, la grammaire du pluriel, le nom de la famille, de familles, le nom qui perd ou trouve son sens dans les méandres du passé. Aussitôt, les blessures se multiplient sans jamais instituer chez l'artiste, la référence au relativisme. Par la pluralité, tous les sens ne se valent pas, puisque le multiple, au contraire, nous oblige à discerner les non-sens.

Par exemple, pour chercher un sens au mot ananas, la question est celle du coupable et là, par contre, l'artiste flanche et cède à l'injonction dominante qui plaide pour une histoire sans coupable ! Pour refuser l'ancienne infâme culpabilité « naturelle » (pauvre tu es né, pauvre tu resteras !) devons-nous refuser l'idée de la culpabilité ? Bien sûr, il s'agit ici de culpabilité sociale car, du côté des personnes prêtes à se culpabiliser, c'est la profusion, le trop-plein, le vase déborde comme si le réchauffement climatique faisait trop vite bouillir la marmite ! Même des clowns craignent parfois de faire rire, surtout ceux qui oublient la culpabilité qui se cache derrière un ananas.

Spectateur imagine Wajdi, au nom du droit que lui donne son statut, et il écrit à cause de la folle envie de comparer l'émotion suscitée en lui par son théâtre, et celle provoquée par un autre personnage nommé **Al Joundi** et découvert à Avignon, dans la petite salle du *Théâtre des Halles* le 7 juillet 2007. **André Benedetto** était assis sur les gradins et Spectateur, parce qu'il est sorti bouleversé par le choc, aurait aimé connaître son opinion à la fin. Ce Liban qui a tant marqué Wajdi défilait par le combat géant d'un seul être seul, combat qui commença **le jour où Nina Simone a cessé de chanter**. C'était le titre de la représentation.

Les esprits sérieux voudraient changer le nom de Spectateur en Spect-acteur. Généralement les esprits sérieux sont économistes et sous prétexte de la divine production, ils plaident pour l'homme magnifié par le rôle d'acteur permanent, acteur de sa propre vie grâce au « développement personnel », acteur de l'histoire. L'acteur de théâtre n'est pas pour autant un producteur de cris et l'écrivain un producteur d'écrits.

Quant au spectateur, pourquoi refuserait-il l'envie paresseuse du divertissement en délaissant les jeux et le cirque, pour « la culture du résultat » (un oxymore) ? Spectateur : une grande famille, diverse, folle de théâtre, pour ainsi mieux s'affronter à la parole vivante, même si les vociférations anciennes du public ont laissé place à plus de courtoisie et de bonne conduite, au fur et à mesure que le peuple quittait l'orchestre pour le poulailler des théâtres à l'italienne, avant de prendre la direction du néant, non le doux néant de l'ennui, mais celui de l'oubli. Il reste le rire, à jamais plus bruyant que les larmes, et les applaudissements qui alimentent Wajdi.

Les origines

De tous les noms, le mot ORIGINE s'installera très vite au cœur des dures obsessions du Libanais Wajdi chassé des... origines. A la surprise générale, pour visualiser l'origine il la prend aux mathématiques qui utilisent le terme dès 1679, et non au péché originel évoqué à la fin du XIV^e siècle comme arme première de l'Inquisition ! Il voit deux axes qui se croisent en l'origine O, les deux axes s'écartent à partir d'un angle droit, et peuvent se joindre par une droite, qu'on appelle l'hypoténuse si on pense avec le triangle rectangle, figure qui, par excellence, donne toute sa place au fameux théorème de Pythagore, le mathématicien qui nous renvoie fatalement aux Grecs et aussi à Syracuse, belle ville de Sicile.

En même temps, émotion oblige, car l'émotion prime sur tout dans l'art de Wajdi, l'origine devient une source qui jaillit, une naissance attendue ou pas, peut-être le début d'un flot, un flot de paroles, de rêves et de désespoirs qui montrent l'espoir. La quête des origines conduit à des millions d'œuvres comme ***L'origine de la propriété privée et de l'Etat*** publiée à la fin de sa vie par **Engels**. Le titre n'évoque pas le pluriel d'origine car en son siècle, la saison était au singulier. Le pluriel est une douleur qui suivra l'optimisme euphorique de la fin du XIX^e siècle, quand on passera, au cours du XX^e siècle, la patate chaude du pessimisme librement consenti, à son voisin, afin d'éviter toute recherche du coupable.

Spectateur Salsa aime en revenir à l'exemplaire origine du mot patate qui reste à son poste, parmi nous en France, avec l'expression patate douce, et la forme « pomme de terre ». Pourquoi « la pomme de terre » est-elle si élégante quand la patate est si vulgaire ? Ne dit-on pas à quelqu'un, pour le traiter d'imbécile : « Patate ! va te faire voir ailleurs ! »

Comme un grand nombre de produits agricoles, elle a été ramenée en Europe après la découverte des Caraïbes, et en important le produit, on a importé le terme amérindien par deux voies : celle de la langue anglaise (potato) qui par le Canada, a donné patate, et celle de la langue française qui s'est voulue plus noble en changeant tout, pour dire la pomme de terre (la pomme chère à Eve aurait été une figue). D'un certain point de vue, il y a loin de la patate douce aux lèvres des Caraïbes, et à la déesse vénérée des Incas. En France, sa mauvaise réputation dura jusqu'à la Révolution alors que deux siècles avant, en Espagne, elle était déjà de consommation courante. Les pouvoirs s'unirent pour l'accuser de donner la lèpre. Alliance car les curés perdaient la fameuse dîme qui ne concernait pas les cultures nouvelles. Donc si la patate engraisait le cochon, 10% venant de l'animal allaient à l'Eglise, tandis que si elle engraisait directement les hommes, bernique, rien pour le pape ! Alliance avec les puissants céréaliers qui, voyant en la patate une concurrente à leur dieu blé, mettaient des barrages à son développement. En conséquence des livres d'histoire écrivent qu'il fallut des années pour convaincre ces imbéciles de paysans... grâce au bon **Parmentier** ! Et il faudra des années pour convaincre les faiseurs de tels livres que l'histoire est une lutte sociale.

Les prénoms

Au milieu de prénoms français chers à sa famille, à commencer par celui de sa mère, Jacqueline, voilà le petit Mouawad avec un prénom arabe ce qui va multiplier encore plus les écorchures, et de ce prénom il se fabrique un sens. De la ligne fixe de l'axe des noms de famille (en abscisse) à son axe personnel (en cordonnée), naîtra le trait hypothétique, le trait hypoténuse, son projet original, celui de **Wajdi**, et sur cette ligne il écrira, où plutôt il s'écrira, en sachant dès le départ que le nom reste (surtout celui de la lignée masculine) quand le prénom passe. Le prénom, signe d'abord de jeunesse, devient son autre obsession après celle du nom et de l'origine. Savoir d'où l'on vient, pour être ce que l'on veut être : cette tension, entre le jeune qui s'évade de la prison familiale, et la prison familiale toujours prête à prendre sa revanche, constitue son art original qui nous oblige à vivre le malheur et le bonheur en même temps. Son prénom, il le traduit ainsi : « Tu es mon existence, tu es ma vie ». Sa racine arabe c'est aussi trouver. Que dire de ceux qui, partis vers les Indes, ont trouvé le cacao ?

Al Joundi a comme prénom Darina. Cette femme joue seule en robe rouge dans un décor minimum, elle joue un texte travaillé avec **Mohamed Kacimi**, un Algérien que Spectateur Salsa a croisé deux fois, un homme doux et tranquille autant que Darina est angoissée et nerveuse. Tout commence à la mort de son père mais pas un père castrateur, bien au contraire, un père garant de la liberté de sa fille, un stimulant même pour cette liberté.

Wajdi aussi a commencé par jouer avec la vie et la mort du père dans *Littoral*, puis il a mis des faux jumeaux dans *Incendies*, pour ajouter à la vision de l'homme, celle de sa sœur, et enfin avec *Forêts*, il a voulu, pour pousser le défi plus loin, écrire une vie de femme. Rêve ultime de l'homme, être à la place d'une femme ?

Darina Al Joundi joue sa vie jusqu'à la victoire, comme son père garda l'accent de Salamiyeh, une ville syrienne d'ismaélites, non la victoire qui assassine l'adversaire mais celle qui le neutralise, la plus décisive car la mort a parfois de ces revanches ! Donc la victoire sur les vrais coupables !

Et alors ? Pour donner déjà une conclusion à sa labyrinthique divagation Spectateur veut tenter, sans écrire sa vie (l'auto-fiction est un oxymore) d'inventer une comédie, où la tragédie ne sera pas première comme dans l'art tragi-comique, cher Wajdi, mais seconde comme dans l'ombre du cirque, quand les lions succèdent aux clowns. Les enfants ne s'y trompent pas, ils deviennent toujours des spectateurs par le cirque, et tous aiment aussi le chocolat que les classes dominantes adoptèrent dès sa découverte (il n'était pas cultivé en France et donc ne nuisait pas à la dîme !). Spectateur a donc vu les spectacles de Mouawad comme si la veille il avait été au cirque ! Aux Amériques, là où Wajdi crée aujourd'hui, c'est par le cirque que les arts sont devenus, dit-on, « culture de masse », grâce à **Buffalo Bill** qui, jusqu'en 1913, pouvait rassembler 20 000 personnes autour d'un show offrant au rodéo ses lettres de noblesse et à bien des acteurs le passeport vers le cinéma. Buffalo Bill, l'homme du grand retournement.

2 – La société

coca mot issu de l'aymara

Les guerres

Comme tant d'autres, cette mutation d'Empire, ce voyage du dieu empire, de l'Europe aux Amériques, ne fera pas que des rires. Le torrent de larmes sera aussi industriel que l'industrie le permettra ! Les hommes ont fait des guerres pour moins que le cacao !

Simple spectateur de l'art de Wajdi, Salsa s'adresse à lui directement, sans savoir de quels habits se vêtir et, sans le vécu d'aucune guerre réelle, celles dont beaucoup reviennent qui ne peuvent décrire la bataille. Il pense que la géométrie nous rattrapera.

Pourquoi ce Festival d'Avignon 2009 est-il celui de tant de guerres réelles et terribles ? Le Congo avec **Dieudonné Niangouna**, les bourreaux et victimes de la Grèce jusqu'au drame nazi avec **Krzysztof Warlikowski** (que d'écorchures, à prononcer son nom et comment s'étonner qu'il ait utilisé une traduction de Mouawad pour un de ses spectacles !), la guerre des juifs avec **Amos Gitai**, le tyran de Padoue avec **Christophe Honoré**, et enfin la guerre globale chère à **Thomas Bernhard** mise en scène par l'autre Québécois, **Denis Marleau**. La guerre, aliment classique du drame théâtral, a cependant changé de sens car, de guerre entre militaires, elle est devenue guerre aux civils. Le drame actuel oublie les glorieuses familles nobles ou royales pour présenter des innocents inévitables, plus nombreux à payer la note des morts que les mercenaires universels dopés à la coca ou à d'autres drogues si nécessaires.

Wajdi, c'est donc par la guerre que le Festival t'a posé devant nos yeux comme une évidence, et là tout d'un coup Salsa veut passer **au dialogue direct**, or tu appartiens à l'impossible ! Ses yeux ont constaté qu'avec trois seaux d'eau on peut éteindre un incendie et quand le notaire revendique près de la tombe, les trois seaux d'eau, il fait rire la salle au moment le plus dramatique car jamais un incendie n'a été éteint avec trois seaux d'eau. Le théâtre étant symbole, là oui, trois seaux d'eau peuvent tout éteindre, tout comme la pluie peut à la fin de la pièce laver les acteurs de tous les crimes passés... jusqu'à pardonner au pire des coupables... mais qui dit « coupable » ?

Tes guerres, Wajdi, tu prends soin de ne pas en nommer les lieux, les tenants et aboutissants, aussi, parmi les spectateurs, deux familles s'affrontent, ceux qui veulent reconnaître un lieu, et ceux qui veulent garder en tête l'idée générale de guerre. Désolé, mais toutes les guerres ne se valent pas ! La guerre ne sert pas qu'à tuer, la guerre ne sert pas qu'aux pères à envoyer leurs fils mourir, la guerre doit parfois arrêter le crime du coupable, surtout celle contre Darina, et sache, Wajdi, que dans **Forêts** où tu as essayé de t'affronter à une guerre précise, tu as été moins bon. Ta vision de la guerre répétitive entre la France et l'Allemagne se veut un clin d'œil à la grande réconciliation après 1945, or ni en 1870, ni en 1914 et encore moins en 1939, la guerre n'opposa France et Allemagne. En 1914, l'Allemagne déclare d'abord la guerre à la Russie. Dans les trois cas, la bataille du Rhin était seulement un épisode de la guerre européenne et la grande réconciliation fut de ce fait européenne avant d'être franco-allemande.

Les exils

De la guerre on passe à l'exil sans l'ombre d'une transition. Beaucoup d'Allemands démocrates s'exilèrent en France (dès 1933 pour **Walter Benjamin**) pour y annoncer la guerre en gestation sans jamais trouver une oreille pour les écouter. En 1939, presque personne n'osait croire que l'infamie était en marche comme si, commencer à y croire c'était favoriser son installation. Les nombreux anti-fascistes luttèrent sans imaginer un instant que leur lutte puisse être un échec, comme Jaurès luttait en 1914 sans répondre à la question : et si j'échoue que ferons-nous ? Un vilain assassin lui évita d'y répondre le 3 août 1914 ! Une militante d'Uruguay luttait en 1973 en disant qu'un risque de dictature planait sur son pays, sans croire vraiment le Coup d'Etat possible ! Parce que ce sont les meilleurs qui luttent contre le pire, ils craignent de ne plus être les meilleurs, s'ils croient le pire possible ! Alors ils vont au théâtre !

Le succès du drame au théâtre veut exorciser des peurs qui montent ! Le succès du drame commence par les émotions les plus fortes, la mort, et la pire des morts, c'est la guerre, et l'exilé est le premier à pouvoir oser la mise en scène des peurs qui montent car elles irriguent son corps. Cependant, pour ne pas assommer le spectateur, Wajdi l'exilé, c'est de lui qu'il s'agit ici, est tragico-mique en plaçant souvent dans ses pièces des passeurs de rire.

Wajdi, dans ta trilogie tes passeurs de rire sont le notaire, le chevalier de rêve ou le paléontologue.

Inversement, le rire cher à Spectateur Salsa traite de l'humour tragique de la vie, une vie d'exilé aussi, qui cherche à inventer un art de vivre où l'inévitable pessimisme de l'intelligence trouvera une compensation consolatrice dans l'optimisme de la volonté.

Le drame théâtral, s'il renvoie au spectateur la preuve de son impuissance, devient pour le coup un drame dramatique et l'exil n'est plus un exil mais une fuite. Wajdi est dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, à regarder par une fente les réactions de spectateurs de ses drames car il n'est pas un fuyard, mais Salsa ose écrire que ce fuyard sommeille quelque part en lui.

Les habitants du continent actuel des Amériques sont des descendants d'immigrés ou d'exilés qui sont portés par deux univers, le courage de celui qui a osé partir face à la lâcheté de celui qui n'a pas osé rester (deux jumeaux qui sont le même). L'exil est lié à ce courage et la fuite à cette lâcheté. Une exilée d'Uruguay vivait en France et n'osait pas s'avouer à elle-même, qu'à garder ses idées, elle devait faire le deuil de son pays. A l'inverse, un immigré sicilien vivait en France et se disait à chaque vacances qu'il ne reviendrait pas de Syracuse. L'immigré ne se confond pas avec l'exilé. Wajdi, Spectateur Salsa ne donnera jamais de conseil à personne même pas à un autre spectateur, il constatera simplement que chez toi si la fuite l'emporte au point d'alimenter ton art, il ira voir autre chose. « Exil, ex-il », il chantera pour se soigner en même temps qu'il écouterait le refrain de son enfance : « j'ai du bon tabac dans ma tabatière... ». Pour le moment cependant, il continue de te suivre.

Les langues

Wajdi, es-tu artiste pour une langue perdue et trois fois la même langue retrouvée ? A présent, tu sais que les Français aiment l'accent québécois comme les Québécois aiment l'accent du midi et ce croisement d'accents vaut aussi une pluralité dans la même langue.

Ta langue cependant n'est pas celle de **Félix Leclerc** qui renvoyait l'image de « la belle province », car ton art au contraire sort le Québec de sa quête identitaire. Avec toi, le Québec est en scène non pour lui-même, mais pour tous, et ça aussi c'est sans doute une émotion. Il ne s'agit plus de dire « voyez, comme on se regarde » mais de clamer au monde : « regardez-nous comme des égaux ».

Le Québec nous éloigne du Liban ? Il n'y a pas de théâtre sans langue et ta langue française a pu pointer trois positions, celle élitaire au Liban (ton frère y apprit le français auquel il voulut t'initier), celle naturelle en France et celle plus populaire au Québec, plus populaire face à l'anglais. Ainsi tu es devenu un auteur « à texte ».

Tous les critiques saluent en ton art le retour au théâtre de texte, donc la place de la parole et de la langue. Et j'adore ça et nous en reparlerons, nous en reparlerons. Tu es un parleur, un conteur, un parleur comme les Québécois et un conteur comme celui des mille et une nuits. J'ai voulu t'écouter répondre aux questions des spectateurs, et dans la cour de l'École des Arts, tu as été direct, simple, et heureux de participer à des échanges sans protocoles.

Dès le début, la parole fut donnée au public, et c'est une dame qui, souhaitant connaître tes obsessions, ton rapport à la peinture ou à la psychanalyse, leva le doigt la première pour mettre le feu aux mots.

Pour elle comme pour d'autres, sous le flot d'observations, assis en tailleur, tu réponds seulement de façon très partielle en écartant peut-être des points comme cette question inévitable sur la psychanalyse quand l'inceste semble rythmer tes drames. En fait, tu répètes beaucoup ce que déjà les journalistes les plus divers t'ont demandé et surtout cette référence aux pères qui font tuer leurs fils. Avec cette idée en plus « je voudrais raconter, dire, écrire comme un enfant » ? Le désir de « l'innocence de l'enfant » ?

Un de tes admirateurs indique que dans *Forêts* « il a saturé », et tu précises que tu ne peux mettre en cause tes enfants, et que de toute façon le bavardage reproché à la pièce est aussi une part de l'art dans ton théâtre. Tu n'as donc pas conscience de ton mal à t'affronter à des guerres nommées ! D'accord, le bavardage tuant la langue comme l'ennui tuant l'action, serait une interprétation malheureuse de la langue et de l'ennui.

Les questions reviennent sur tes obsessions car, en faisant succéder les trois pièces liées par des petits signes comme une chaise à trois pieds, la présence des seaux ou les mêmes blocs de décor, elles sautent aux yeux, et en particulier celle des noms. « LE NOM POUR SE DEFENDRE ». Le nom, le tien, celui qu'on écorche devient par ton art, l'arme ultime de l'individu en quête de dignité. Le nom, chacun l'inscrit sur sa tombe, et cette tombe du mort te hante.

3 – Les intermédiaires

tomate mot issu du nahuatl

Les familles

Inutile de tourner autour du pot de tomate, pour Wajdi la famille commence par la loi du père, la dure loi du maître dans un univers où la loi n'est pas celle des démocrates. Son théâtre se tourne alors vers les mythes.

Darina Al Joundi n'en a rien à cirer des mythes, car elle sait que dans les mythes elle n'aurait aucune place. Son père lui avait appris à aimer **Nina Simone** et jamais elle n'a eu la sensation, en vibrant à la voix de cette femme, de s'occidentaliser. Ce dernier verbe est le pire des verbes des temps lugubres, que les associés des ténèbres nous concoctent. Darina sait comment elle veut vivre, à Beyrouth pourquoi pas, et que ceux qui veulent vivre autrement règlent leurs propres mœurs, mais au grand jamais, pas celles de Darina. Le combat des humains pour la liberté commence quand cette liberté est d'abord un DROIT pour les femmes. Cherchez la femme dans les mythes et voyez, tout est à refaire !

Chaque enfant doit prendre une part de la famille dans chacune de ses mains : pour la main gauche, la famille protectrice et pour la droite la famille tyrannique. Les Italiens s'appuient beaucoup sur la famille à cause de réalités sociales que Spectateur se gardera bien de nier. Quant au cri « Familles je vous hais ! » cher à une part de la littérature française, il est toujours aussi ridicule que vain. La famille est un intermédiaire premier même pour les orphelins quand ça devient « absence de famille ».

Bref, quand on se dit que la famille c'est comme des pépins dans les tomates alors on s'occupe moins des pépins que des tomates que les Italiens par rejet des mots venus des Amériques, appellent « pomodoro » comme ils appellent le maïs « granturco ».

Dans *Forêts*, une famille repliée dans la forêt des Ardennes, que le père imagine comme un paradis, se change en enfer. La famille qui ferme les volets sur elle-même devient inhumaine.

En même temps, tu dis Wajdi, que tant que des humains pleureront sur les tombes, et il s'agit d'abord des humains de la famille, tu y puiseras la preuve que l'humanité est encore là. Le statut de disparu devient alors le pire des statuts. Celui qui n'a plus de nom, celui qu'on ne peut pas nommer, qu'on ne peut pas pleurer, ce soldat inconnu de toutes les guerres. Les langues seraient-elles nées d'abord de la volonté de désigner les humains aux humains ? L'enfance des hommes résiderait-elle dans ce saut vers l'existence par le nom ? Nous revoici avec l'obsession des NOMS.

Marie-José Colet dans son auto-fiction, *La Femme en retard*, termine par une visite au mur parisien des noms, le mur des noms de tous les Juifs tués par les nazis. Elle écrit : « Mais les hommes n'avaient pas renoncé. Ils avaient cherché, fouillé le néant, sculpté la pierre. Par ces noms, par leurs regards recueillis sur ces noms, ils avaient hissé dans leur temps présent et dans leur histoire enfin réintégrée, la grand-mère de Clara, mère de Flora et eux tous, porteurs de ces noms retrouvés. »

Les fratries

La fratrie viendra ensuite dans ta trilogie et elle viendra sous la forme de faux jumeaux dans ***Incendies*** : un garçon et fille, elle prof de math et lui boxeur pour quelques matchs. Chacun son rôle.

Darina Al Joundi est seule avec un mort sur les bras, le père laïque, et des frères religieux dans les pattes. Tout son corps est dans la guerre car sa vie est dans l'excès. Bien sûr, sans excès pas de spectacle, en conséquence si elle joue sa vie, on n'a pas le droit de confondre sa vie avec son jeu. Elle assiste à un grand retournement mais jamais celui que la société capitaliste fait naître de sa propre histoire, aux USA comme au Liban, donc pas celui de Buffalo Bill.

Dans ton théâtre, Wajdi, la revanche positive des familles vient des fratries (j'écris positive sans trop vérifier, juste comme une impression). Les pouvoirs des pères sont en effet naturellement éliminés par celui des frères et sœurs. C'est peut-être à chaque fois le tournant de l'histoire humaine : quand la jeunesse tourne la page des anciens. La famille style ancien, celle des autochtones amérindiens ou africains, c'est le pouvoir des Anciens jusqu'au jour de leur mort. La famille prend des allures secondaires par rapport au Conseil des Anciens qui sont la sagesse, la référence, les modèles et les vénérables. Mais en retour ce pouvoir social s'exerce encore plus dans la famille !

D'où cette obsession de LA JEUNESSE qui semble heureuse de se retrouver dans « le portrait » que tu en fais, une jeunesse qui fait génération et la tienne est née en 1968 (celle d'avant était de 1945 et celle d'après de 1989, puis entre les dates chacun assume). En quittant la lutte des âges nous la retrouverons au cœur de la lutte des classes et des castes. Pour le moment la jeunesse brille au firmament de la reconnaissance et sur ce point tu rejoins totalement Darina dont tout le cri est un cri de la jeunesse contre l'ordre ancien et son abrutissement. Mais en même temps elle découvre que l'ordre ancien s'appuie sur des jeunes ! Une des grandes leçons du fascisme sous toutes ses formes a été sa capacité à embrigader les jeunes pour éliminer les vieux.

Peut-on évoquer le lien éventuel que **Jan Fabre** a avec les jeunes de sa ville, Anvers ? La jeunesse de cette ville vit un drame peu commun et le fait qu'au moment où tu joues à Avignon, Wajdi, 2000 ouvriers des usines d'Opel sont renvoyé dans le néant, ça va pas arranger la situation et celle d'enseignants qui souffrent chaque jour devant des jeunes désarticulés. La folie du théâtre de Jan Fabre invité associé d'Avignon 2005 est-elle en lien avec cette autre guerre capable de tuer la Belgique qui pourtant sur ce point n'est pas la vraie coupable ?

Par la jeunesse magnifiée, la question oubliée en 2009 est peut-être celle « des Arts des Amériques » où tout est si jeune, et sans être critique théâtral pour deux fous, comment se promener dans une éventuelle réponse à cette question, où du frère à la fraternité le chemin serait aussi loin que du père à la solidarité ?

Les généalogies

Pour la grande réconciliation tout devient généalogie. Le père n'est qu'une branche d'un grand arbre où le frère occupe dignement sa place. Notre siècle est celui de la grande quête généalogique ! Spectateur fréquente depuis trop longtemps les archives pour ne pas avoir noté, en France, cette soif d'arbres généalogiques qui cachent tant de forêts. Est-elle née de l'histoire française elle-même ou, comme tant d'autres phénomènes, est-elle un enfant de plus, d'une soif venue des Amériques ?

Wajdi, que t'apprendre sur cette soif de généalogie qui hante tes courtes nuits comme tes jours ? Quand tu vas jusqu'à **Sophocle**, tu élargis la généalogie bien au-delà de la famille au sens strict, pour la grande famille, la famille humaine.

Malheureusement, dans cette grande forêt de généalogies, tu ne cesses de répéter que les pères envoient les fils à la guerre et qu'il n'y a rien de plus horrible. « Comment tue t-on la jeunesse aujourd'hui ? » « Pour répondre à la question du mal, quels tabous faut-il affronter après **Hitler** ? » C'est le peuple qu'on tue !

Tu utilises beaucoup les jumeaux (à l'Ecole des Arts tu ne répondras pas directement à la question sur cette obsession) peut-être pour évoquer l'autre toi-même, le jumeau que tu as laissé involontairement au Liban, celui qui, à rester dans ce pays, aurait grandi autrement que tu n'est devenu. Le jumeau casse la généalogie car il fausse la vie. Dans le théâtre de Sophocle qui te parle tant, y a-t-il des jumeaux ? Salsa s'en va chercher.

Tout spectateur est le fils d'un spectateur et Spectateur Salsa appartient sans doute à la branche des égarés, celle qui manque de repères dans une histoire trop forte, celle qui aime les méandres dont tu fais tant d'usages, Wajdi.

Jacques Rancière, un de tes spectateurs, nous dit que pour **Flaubert**, l'art-peuple de son temps serait le théâtre, et ce fut le roman. En effet, de **Victor Hugo** nous retenons plus facilement *Les Misérables* qu'*Hernani* ! En quoi un spectateur égaré d'aujourd'hui regarde t-il Mouawad comme un art-peuple venu des Amériques pour traverser le temps ? Parce que ses héros sont des adolescents et qu'ainsi la jeunesse s'y retrouve mieux ? Parce que les larmes décidément plus significatives que les rires - car rire devant une tombe quel sacrilège ! - seraient plus parlantes ?

Dans le débat de l'Ecole des Arts plusieurs personnes évoquèrent les larmes, l'une disant même qu'elle s'était promis de ne pas pleurer mais elle a craqué car personne ne change le sang en larmes. Les généalogies sont pleines de cadavres précis qui nous éloignent du populaire que tu interrogues, ce que nous vérifierons à la page peuple dans le chapitre lutte des classes.

Quant à la psychanalyse, Salsa a la sensation sacrilège qu'elle te semble trop sûre de saisir Œdipe, un complexe rendu peu complexe, l'homme devenant ainsi un simple jeu de légo !

Lutte des classes

Qui se cachait sous le berceau de ton épouse ?

Le Conseil suprême du Saint-Office qui veille sur *la limpieza de sangre*, la pureté du sang, décide qu'à l'avenir, une minutieuse enquête sera faite avant le mariage de chacun de ses fonctionnaires.

Tous ceux qui travaillent pour l'Inquisition, portier ou procureur, tortionnaire ou bourreau, médecin ou marmiton, devront présenter, établie pour les deux derniers siècles, la généalogie de la femme qu'ils ont choisie, *afin d'éviter qu'ils ne contractent liens de mariage avec des personnes viles*.

Des personnes viles, c'est-à-dire : qui ont des litres ou des gouttes de sang indien ou noir dans les veines, ou des trisaïeux de religion juive ou de culture islamique, ou ayant pratiqué toute autre hérésie.

(note 115 : Boslelao Lewin : La Inquisition in
Hispanoamerica, 1962)
Mémoire de Feu, Eduardo Galeano

1 - Les Amériques

condor mot issu du quechua

Le détour

Le plus souvent, pour au moins deux raisons, tout spectateur est invité à faire abstraction de la lutte des classes quand il s'assoie sur les sièges d'un théâtre : si cette lutte existe elle n'aurait aucune influence sur l'art qui s'engendre lui-même, ou alors si cette lutte existe elle deviendrait un parti pris effaçant les subtilités de l'art.

Spectateur Salsa est prêt à valider ces deux idées surtout si on se souvient que l'existence de la lutte des classes n'est pas une vue de l'esprit de Marx ou de Saint-Simon, mais une réalité aussi tangible que la rotation de la terre sur elle-même !

Donc pourquoi ici un tel chapitre ?

Quelque part Wajdi Mouawad explique à propos d'*Incendies* que « la façon dont est née cette pièce est intimement lié au mode de sa production. » Il lui fallait du temps, des moyens pour construire la pièce à sa façon, il lui fallait des institutions qui acceptent de le financer sans lire auparavant le moindre texte. Divers théâtres français acceptèrent le pari et la pièce se joue partout dans le monde ! Sur la question du temps nécessaire, Wajdi précise toujours qu'il dialogue beaucoup avec les acteurs, mais il ajoute dans le débat de l'Ecole des Arts, que quand la date finale approche alors là il devient davantage « dictateur ».

La lutte des classes c'est aussi ce type de production théâtrale, car ce n'est pas la mécanique dont certains, par bonté, veulent bien admettre l'existence.

De plus comment éviter la lutte des classes quand, par exemple, l'art met en son centre... des guerres, qui ne sont rien d'autre que la plus dramatique expression... de la lutte des classes. On peut, autant qu'on veut, prétendre que la guerre est la traduction au niveau social d'affrontements entre individus, on peut faire jouer tel ou tel rôle à Monsieur H ou Monsieur S (oui, oui, ils ont leur rôle) mais quand un empire comme les USA s'impose sur la terre, l'explication par l'accumulation de phénomènes individuels devient passablement réductrice. Or avec l'Art-Mouawad nous sommes aussi aux Amériques où, par absence des hiérarchies aristocratiques habituelles et par négation de tout droit aux peuples autochtones, la lutte des classes a pu prendre la forme d'une lutte des âges (le conflit des générations sanctifié par l'année 68), et assurer au continent un ensemble de succès heureux ou pas. Ces succès n'engendrent pas mécaniquement tel ou tel art au service de tel ou tel empereur, mais Spectateur a souhaité développer ce voyage qui forme la vieillesse, pour uniquement prétendre que tel ou tel succès, s'il ne dérive pas mécaniquement de telle ou telle domination, ne peut pas être sans lien avec elle.

Faute du talent de Wajdi, et de l'œil du Condor, il ne va pas pouvoir révéler comment tel ou tel lien s'impose, se dépose et se transpose. Il veut seulement attirer le regard vers diverses passerelles susceptibles de montrer que sans une invention organisée du sous-réalisme, les artistes peuvent blesser l'ordre des réalités sans contribuer à son remplacement.

Les noms

Ne lui en veux pas Wajdi, Salsa t'a vu d'abord comme un Américain (pas un Etatsunien qui est le nom des habitants des USA) et ce n'est ni péjoratif, ni élogieux sous sa plume, c'est juste un constat, un constat fait car on n'est jamais indemne du lieu d'où l'on vient ou du lieu d'où l'on parle. Même à vouloir écrire comme un Italien, Salsa écrit comme un Français, sans en être ni triste, ni heureux, c'est un constat, un constat fait ni pour excuser sa tendance à « penser » ni pour encourager sa tendance à se « dépenser ».

En Amérique, le premier des NOMS fut celui de « DECOUVERTE des Amériques » alors qu'aussitôt il fallait comprendre « CONQUETE ». Le second nom repose sur une autre confusion : les Indes pour dire ce qu'on n'a pas encore appelé les Amériques. Enfin, dernière opération de vocabulaire : « le Nouveau Monde ».

Conséquence pratique : les colons seront à la fois des découvreurs d'oiseaux au bec si merveilleux, des conquérants de territoires, des illuminés plus ou moins sincères et des êtres nouveaux. Des découvreurs car ils croisent l'inimaginable, des conquérants car ils construisent des pouvoirs imaginables, des illuminés car ils se veulent souvent au départ d'une nouvelle vie, des êtres nouveaux car ils sont là sans retour.

Les luttes sociales ne peuvent y mettre face à face l'ancien et le nouveau (tout est nouveau vu les faibles

considérations portées aux anciens) donc une certaine égalité de départ est en place. Wajdi Mouawad peut bien y être arrivé très tard (en 1983) il s'inscrit inévitablement dans l'esprit pionnier, terme repris en français à l'anglais *pioneer* pour dire initiateur. Il pouvait transporter avec lui une culture millénaire, elle changeait de nature dès l'instant où sa famille décidait de s'installer à Montréal, et en s'installant à Montréal ce n'était pas seulement la question québécoise qui explosait à sa figure, mais toute la question « américaine » vue à travers le prisme de la lutte entre la langue anglaise et la langue française, toutes deux autonomes depuis des siècles par rapport à la langue de leurs métropoles (fallait-il écrire l'américain et le québécois ?).

Cette culture des Amériques n'est pas seulement celle des USA. Le lointain Chili est américain avant d'être espagnol, le glorieux Pérou peut invoquer les Incas, il vit avec les Amériques. Les « Indiens » impriment une faible marque chez les Nord-américains, ce qui explique que Spectateur s'autorise parfois à confondre Canada et USA alors que, même là, il existe une différence qui s'inscrit cependant d'abord dans le grand ensemble « Amériques » et tant pis pour la Reine d'Angleterre !

Voilà comment Salsa en arrive au livre fondateur de son américanité : *Vive l'Amérique, quelques idées blues pour colorier la France*, de **Claude Sicre** inventeur des Fabulous Troobadors, publié par Publisud sans doute en 1990. Et qu'il faudra retrouver dans ces pages.

Les origines

Aussi longtemps que durera l'humanité, personne ne pourra nier que le « nouveau monde » n'était nouveau que pour les Européens qui y mettaient les pieds, pas pour les Indigènes qu'on ne saura jamais comment nommer ! Les « Indiens » pour perpétuer l'erreur propre à Colomb ? Les « Amérindiens » pour indiquer tout de même qu'ils sont indiens sans être des Indes ? Les « indigènes » ou les « autochtones » pour insister sur leur présence première ? Les « peaux-rouges » (terme majeur en italien) pour se fier à leur apparence, en Amérique du Nord ? Les situations diverses réservées aux peuples premiers par les différents colons (anglais, français, espagnol, portugais) nous disent définitivement les différences de sociétés de ces quatre pays européens.

Aujourd'hui les Indiens sont encore là : le Mexique célèbre leur passé pour mieux oublier leur présent, les USA s'interrogent sur les dernières réserves, certains fantasment sur le communisme primitif, d'autres considèrent que la modernité se joue de toute façon ailleurs. Désolé, mais les deux versions (le bon et le mauvais Indien) du genre cinématographique « Western » n'ont pas tué une histoire moins finie que toute autre qui nous renvoie à l'inventeur de la légende de l'Ouest, et au retournement de situation (après sa chasse aux Indiens et à leur buffalo, il se permet, avant même 1900, de montrer leurs danses dans un film à leur gloire !).

L'homme le plus génial de sa génération, Buffalo Bill est né dans l'Iowa en 1846, William Cody de son vrai nom, devrait, foi de Spectateur Salsa, servir de référence permanente aux définitions de l'Empire. Le **Wild West Show** traversa près de 400 villes de France entre 1889 et 1905 ! L'arroseur arrosé était né : l'Europe qui avait fourni aux Amériques ses cultures et religions, recevait des Amériques de nouvelles cultures et religions comme la « sous-culture » appelée affreusement *bande dessinée* qui gagnera ses galons de noblesse assez tard en France (beaucoup plus tôt en Italie).

Peut-être que l'origine des Amériques c'est quand l'Europe reconnaît le jazz, quand le cinéma devient, dit-on, le septième art, quand l'univers est renversé, les flux les plus importants n'allant pas d'Europe vers les Amériques mais faisant le chemin inverse, jusqu'au jour du débarquement quand la France et d'autres pays, libérés enfin du poids de faiseurs d'histoires, embrassèrent l'histoire qu'on leur préparait à coups de plan Marshall. L'histoire retrouvait alors un point 0, au croisement de deux axes, celui du nouvel empire et celui des autres sociétés.

HISTOIRE est aussi un mot obsédant de ton art, Wajdi, de ton œuvre, histoire en tant que discours sur le temps qui passe et en tant qu'analyse de ce temps qui nous échappe. Sans vouloir fâcher personne, si une notion est allergique à celle d'origine c'est bien l'histoire. Faute d'en connaître à jamais le point de départ, les quêtes religieuses les plus diverses en profitent pour fournir les moyens de rêver un point d'arrivée.

Les prénoms

C'est donc un prénom qui désigne l'Amérique, un prénom qu'un pays (les USA) a décidé de s'octroyer pour lui-même, avec la complicité de quelques langues dont celle de France (l'espagnol employé aux USA et ailleurs dit le mot *Etatsunien*). Ainsi fonctionnent toujours les empires ! Qui peut croire que les seuls habitants de Rome firent « l'empire romain » ? Aujourd'hui en Algérie, en France, en Espagne et dans tant d'autres pays du monde, nous visitons des vestiges « romains » adjectif qui dit seulement une part du réel, d'où le plaisir d'arpenter le site d'Ampuriés en Catalogne, où les trois civilisations de la Méditerranée laissent trace de leur magnifique présence : Phéniciens, Grecs et Romains.

A enseigner aux enfants ces civilisations disparues, Salsa a toujours insisté pour tuer une coupure classique qui fait que l'Égypte d'hier serait sans lien avec celle d'aujourd'hui, les Phéniciens sans lien avec le Liban et quant aux Romains il rappelait que c'était toujours le nom des habitants de Rome. Ce à quoi un plaisantin lui fit remarquer qu'il y avait même mieux, dans la classe où il passait pour la journée, puisqu'un enfant qui s'appelait Gallo avait eu le plaisir de recevoir de ses parents le prénom de Romain pour en faire un Gallo-Romain !

Dire que les USA sont l'Empire d'aujourd'hui n'est pas une opinion mais un fait facilement reconnaissable. Pas question d'y voir un jugement moral.

Le prénom qui désigne l'Amérique est celui d'un marchand florentin au service des rois d'Espagne. En réalité **Amerigo Vespucci** détourne l'héritage de **Colomb**, mis en prison par les souverains pour mieux profiter de ses butins. Par l'intermédiaire, d'un Allemand, Amerigo passe à l'histoire sous l'appellation Amérique, terme peu employé par Wajdi mais qui le façonnera autant que celui de Québec plus fréquent dans son vocabulaire. Par exemple, il dit dans *Libération* du 7-7-2009 : « On réalise mal à propos du Québec que même si on est dans un pays où on parle la même langue [le français], toute la culture est anglo-saxonne. » Bravo pour ce constat courageux mais pourquoi ne pas dire « culture américaine » ? Même aux USA, la culture latino et la langue castillane jouent à présent un rôle considérable, tout autant qu'au Québec avec ses latinos de partout et ce rêve culturel du Cubec qui serait la contraction de Cuba et Québec !

Comme pour les artistes, le moment ultime de l'œuvre d'un conquérant révèle enfin toute la nature de l'œuvre en question. Le dernier Colomb (Colombo de son vrai nom, donc pigeon) qui a tout de même donné son nom à un pays, la Colombie, permet de passer du terme de découverte à celui de conquête. Amérigo vient conclure la mutation en faisant du nom du nouveau monde, un simple prénom par un processus européen qui nous rappelle que l'Europe existait déjà avec des empires qui ne se doutaient pas que, comme la plupart des empires, ils seraient la cause de leur propre disparition.

2 – Le Nouveau Monde

tamanoir mot issu d'une langue indéterminée
des Caraïbes

Les guerres

Wajdi, quand tu présentes ton époque tu énumères la liste des guerres, celle du Vietnam, le Liban, l'Irak contre l'Irak, les Malouines, l'ex-Yougoslavie, le Rwanda, la guerre du Golfe. Tu dis dans un journal : « Nous n'avons encore rien compris aux massacres en Algérie et personne ne nous a parlé du Tibet et très peu de la Somalie. Nous sommes devenus adultes avec le début de l'Intifada de septembre 2000 et notre quotidien a éclaté contre le récif du 11 septembre 2001. Pour ma part, il m'a fallu attendre ma vingt-cinquième année pour prendre conscience que mon enfance s'est déroulée en pleine guerre civile. »

Des Algériens m'ont dit que leur guerre civile était en fait une guerre aux civils pris comme cible, car quand on peut tuer n'importe quel innocent, ça suscite plus de peur que quand on tue des coupables. La forme la plus classique et la plus répandue de la guerre aux civils c'est le terrorisme islamiste et si j'écris islamiste ce n'est pas une opinion mais un constat. Un constat qui peut se doubler d'un autre : entre un million de manifestants pacifiques dans une rue et un kamikaze qui se jette dans une foule, où vont aller les caméras de l'information ? La réponse ne vaut pas excuse pour le kamikaze mais questionnement de l'art en général qui prétend que pour lutter contre la laideur du monde, il faut montrer la dite laideur le plus crûment possible.

La réponse vaut une autre question : qui est coupable ? Les USA en tant qu'empire sont alors montrés du doigt sous le NOM factice d'Occident. Mais Wajdi, tu préfères cette autre question : « Que faire avec le charnier que fut le XX^e siècle ? »

Voilà où ta jeunesse et celle de ton continent jouent au miroir déformant. Faut-il que j'énumère la longue liste des guerres du siècle précédent avec ses propres charniers ? Un écrivain du XIX^e siècle fut marqué par une seule guerre aussi définitive que celle de ton Liban, elle avait lieu en Crimée, et souvent, en France, ce nom de Crimée n'est resté que pour dire « Guerre de Crimée » ! Pour l'Algérie, faut-il faire l'inventaire des habitants enfumés sur cette terre en 1847 par l'armée française ? Certains voient même dans ce drame la cause du drame des années 1990 ! Faut-il remonter au temps de l'Inquisition, des Croisades ? Bien sûr les dégâts sont toujours proportionnels aux moyens mis entre les mains des soldats, voilà pourquoi la question cruciale devient plutôt : « vu les moyens modernes, comment l'humanité pourra-t-elle sortir vivante de la prochaine guerre générale ? ».

Wajdi, ta question traduit un sens de la culpabilité qui court en Europe et aux Amériques, et ton théâtre en soigne les traces ! Aussi tu t'approches plus de la vérité quand tu en viens à cette autre question : « Y a-t-il un lien entre narration et responsabilité face au temps du sang ? ». Mille fois oui et voilà pourquoi Spectateur écrit avec une émotion au bout des doigts pareille au frémissement du nez du tamanoir à l'approche de sa proie.

Les élites

Croire qu'il n'y a pas loin du tamanoir au tapir c'est oublier les versions diverses du même animal et en croisant la version équatorienne du tapir, le *pinchaque*, Salsa a mesuré la valeur des nuances. Une élite d'Equateur est-ce pareil qu'une élite des USA ? Peut-on faire partie des élites artistiques quand on vit dans un petit pays comme l'Equateur ?

Autant l'écrire clairement, Spectateur a une passion pour ce qui est petit, les pays, les oiseaux, et la vie. L'Equateur, le Nicaragua, la Tunisie, le Québec ont été parmi ses destinations favorites et dans tous les cas il en est revenu avec la preuve que l'art n'est pas mesurable à la superficie du pays d'origine de l'artiste. De l'Equateur il a ramené l'inoubliable **Oswaldo Guayasamin**, du Nicaragua le poète **Ruben Dario**, de la Tunisie le surprenant **Albert Memmi** et du Québec il a trop à dire.

Les USA qui se prennent pour l'Amérique avec la complicité de tant de gens, considèrent que vu leur taille, leur puissance, leur rayonnement, ils sont l'art du monde. Les musées de New York révèlent seulement qu'ils peuvent, comme tous les empires, rassembler l'art du monde. Mais le théâtre n'entre dans aucun musée, on ne peut s'en saisir comme une propriété, car, comme l'agriculture, il est conditionné par la vie et non par la machine. Broadway est la reine de la comédie musicale, Spectateur le vérifia. Le Lincoln Center est magnifique. Mais tout ça n'empêche pas Nicolas...

Tout ça n'empêche pas l'amitié qui peut naître, par-delà les frontières, entre deux créateurs de théâtre et Avignon 2009 en donna la preuve sans le crier sur les toits, il s'agit de Wajdi et Krzysztof, le Québécois et le Polonais. A ce sujet Wajdi indique dans *Les Inrockuptibles* :

« Krzysztof pour moi est l'artiste qui me bouleverse le plus, tant son théâtre me donne force et courage pour continuer à réaliser ce que j'ai dans le cœur. Essentiellement parce que son théâtre, au-delà de la beauté stupéfiante due à son talent hors-norme, est plein d'une bonté impitoyable. »

En conséquence jamais Spectateur n'aurait dû se lancer dans ce tableau sans avoir vu ou au minimum lu, la pièce de **Tennessee Williams** (un beau détour par le SUD) que Wajdi, lui a traduite : *Un tramway nommé désir*, ce qui nous oblige à nous souvenir que le théâtre étatsunien a eu droit souvent à l'appui du cinéma de ce pays. Pour sa défense Salsa peut indiquer que le 7 juillet 2007, au Théâtre de l'Oulle, il a suivi avec passion *La Ménagerie de verre*, cette sombre histoire d'un amour pour une mère castratrice. Le rôle principal était tenu par le metteur en scène, **Claude Pelopidas**.

Il s'agit d'un théâtre loin de l'évocation des élites, et fait par des élites qui, contrairement aux élites politiques, sont à présent transnationales. Pour la *Ménagerie*, celle de *Forêts* ou tant d'autres, quels animaux y retrouver ? Qui dit « nouveau monde » dit « nouvelle ménagerie ».

Spectateur comme tout au long de ces pages retiendra seulement un NOM.

Les animaux

En bordure d'immenses champs de canne à sucre, dans une zone un peu boisée, Spectateur découvrit pour la première fois un étrange animal qui le surprit, aussi il demanda à l'ami **Corneille** qui l'accompagnait de qui il s'agissait et d'un air dédaigneux il répondit : « Un tatou ! » ce qui lui permit de connaître d'abord le nom français, des années avant de connaître le nom anglais.

Spectateur, faisant alors son apprentissage des Amériques, se mit à suivre l'animal au pas tranquille de la vie, admettant mal que dans un tel paysage, aux ordres de la machinerie canne à sucre, puisse survivre un être si corpulent, si plaisant et si indifférent aux autres.

La première leçon du tatou est simple : il suit sa route sans se soucier de son environnement et si un humain apparaît, il ne fuit ni ne s'approche, il continue. Vivant dans des sous-bois pleins de végétation, il n'a pas envie de courir, et il aurait du mal à se cacher alors il fait son train, comme si de rien n'était. Scientifiques du monde, dites, quel est son prédateur ? Sa carapace le met-elle à l'abri de tous les ennuis ?

Wajdi a écrit une très belle parabole sur le scarabée, un insecte de partout. Que pourrait-il dire de ce tatou si commun dont visiblement l'homme n'a jamais su quoi faire ? De la taille d'un chien, pour celui dont il s'agit ici, et qui court de la Louisiane à l'Argentine, faut-il retenir le fait que tout en étant édenté, il a des dents ? A moins que le style de reproduction puisse servir à une métaphore imprévue : l'œuf peut se diviser en 4 à 12 portions pour

donner autant de fœtus ! En langage savant, il s'agit d'une polyembryonie. A moins que nous ne nous arrêtions sur sa capacité de défense : une carapace d'os doublé d'un épiderme corné avec entre les deux un nombre variable de plaques ou bandes articulées lui permettant de se mettre en boule !

Pour se reproduire, se nourrir, se défendre, le tatou sort des sentiers battus, il est toujours « autre chose » et Spectateur aurait bien aimé savoir quel danger pouvait l'inciter à se mettre en boule car, aussi souvent qu'il croisa l'animal, il le vit comme heureux de suivre sa route puisque de toute façon il avait devant lui toute la nourriture possible et imaginable (il est omnivore).

Cet animal pousse l'ordinaire à n'être ni laid ni beau. Le castor est beau, le ragondin est affreux même si on utilise ses poils comme fourrure. Le hérisson suscite l'estime des hommes depuis que son système de défense le met à la merci de la moindre voiture qui passe. Le tatou provoque-t-il des accidents sur les routes ? Un jour, un poète québécois donna la réponse.

Le tatou a sa légende. Quand, pour la fête des animaux, il se mit à tisser l'ultime cape le recouvrant, un renard vint à passer et le trompa en lui disant que la fête était pour le soir même et non pour le lendemain. Alors le tatou se mit à achever sa cape à toute vitesse. Il lui fallut utiliser du fil plus gros et la trame, hâtivement exécutée, demeure plus relâchée. C'est pourquoi la cuirasse du tatou présente pour toujours, des mailles très serrées à l'encolure et très larges dans le dos. Les farces du renard n'en finiront jamais de tromper le monde.

Les abandonnés

Ici, Wajdi, Spectateur place sa propre obsession, LE PEUPLE. Tu préfères l'appeler le populaire et comme nous sommes à parler théâtre ça renvoie tout de suite à la notion très connue : « théâtre populaire » qu'ils furent nombreux à marier avec « éducation populaire » jusqu'au point où le populaire effaça le peuple ! Or qu'est ce qui peut être populaire sans peuple ?

Tu réponds en disant, après une métaphore religieuse : « Exprimer simplement des idées exigeantes est difficile. Il me semble que cela demande une connaissance, une puissance et un désir de rejoindre qui ne se prostituent jamais avec le désir de plaire. » D'autres ont eu cette formule : « être élitistes pour tous ».

Tu es un artiste et tu veux parler à tous et le spectateur se demande : de quel peuple les Amériques vivent ? Stupéfiant, le football, sport parmi les plus populaires de la planète, est ignoré du peuple de l'Amérique du Nord au profit du « football américain » qui est tout autre chose. Le ballon rond a franchi l'Atlantique par l'Espagne pour atteindre la seule Amérique du Sud, alors qu'il venait d'Angleterre et qu'il aurait dû avoir sa première place en Amérique du Nord et au moins au Canada !

Ma seule explication est la suivante : les Etatsuniens s'étant libérés des Anglais ils n'allaient pas les réintroduire dans leur imaginaire par l'intermédiaire du sport, donc ils fabriquèrent leur propre sport.

Mais le base-ball peut-on répondre ? Justement, Etasuniens et Anglais se disputent l'origine du jeu et

l'histoire a tranché : ce sport national aux USA a même dessiné une zone d'influence en Amérique latine avec un pays comme le Venezuela où il est plus populaire que le football, au grand désespoir de la communauté italienne qui vit dans cette « petite Venise ».

Le peuple aux Amériques est communautaire. Faute d'histoire il s'appuie sur la géographie. Faute de s'appuyer sur la transmission d'une histoire commune, il fantasme sur les histoires d'origine. Comment alors s'adresser à tous sans flatter telle ou telle communauté ?

Chaque communauté veut faire disparaître l'idée de peuple même si tous les membres ne peuvent se vêtir d'alpaga. En Europe, nous sommes aussi tous d'une communauté, mais des communautés politiques, et non pas faussement ethniques donc des communautés avec des luttes internes affichées, et non masquées au nom de l'intérêt supérieur d'un groupe factice. Que renvoie de tout ça l'artiste ? Wajdi, tu saisis l'occasion pour donner la liste des 45 écrivains « populaires » qui sont tes références. La France domine largement, et l'Amérique est là avec seulement **Faulkner** pour les USA, pour le Brésil **Clarice Lispector**, pour l'Argentine **Borges** et pour le Québec **Réjean Ducharme** et **Claude Gauvreau**. Trois femmes, aucune qui ne soit une connaissance de Salsa qui fut incité ainsi à lire **Maria Zambrano**. Par contre, côté hommes, il partage la même passion pour la moitié d'entre eux. La poésie tient une grande place. Mais, au-delà du peuple, il devient indispensable de chercher la place de dieu.

3 - Le Nouveau dieu

caribou mot issu du micmac

Le dieu en miettes

De par leur histoire, après le caribou à savoir le renne (ne pas confondre avec l'original-élan), les Amériques ont été contraintes à réinventer Dieu, ce qui n'est pas le moindre de leurs mérites. Dieu n'étant plus celui d'un clergé quadrillant le territoire, chacun, libéré des hiérarchies classiques, s'inventa sa propre religion ou son propre sens de la religion. Que dire de la controverse de Valladolid où des Européens lettrés sont obligés de trancher cette épineuse question : « les indigènes ont-ils une âme ? » ? Simple conséquence : l'art et les artistes allaient devoir changer de registre !

Au départ l'homme se dota de dieux multiples jusqu'au tournant du dieu unique qui doit devenir à présent un dieu multiple, un dieu en miette, un dieu partagé plus qu'en partage.

Nous laissons la science des fossiles et le paléontologue dont Loup écorche comiquement le nom, pour un préhistorien spécialiste du néolithique, **Jacques Cauvin**, qui défend une idée majeure, après ses fouilles minutieuses à Mureybet. A l'idée que la coupure dans l'histoire serait celle de l'écriture (un fruit intellectuel de notre propre focalisation sur cette création), il préfère celle de la naissance de l'agriculture, et il a de cette naissance une présentation qu'il a explicitée dans un livre : *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*.

L'invention de l'agriculture ne serait pas née d'une nécessité économique (schématiquement : on voit mal des affamés, semer des graines et attendre le résultat pour se nourrir) mais d'une force née de la création de symboles. Spectateur a été définitivement marqué par cette lecture où l'auteur se confronte aux thèses matérialistes (les lois économiques conduisaient inévitablement à l'agriculture) pour repenser le rôle des religions (ou de la mutation culturelle) devenant force motrice de cette transformation sans précédent. D'autant que tout se passe en un lieu très connu : la Palestine !

Le cœur des découvertes qui secoue les idées classiques c'est celle d'un village de chasseurs-cueilleurs dans la vallée du Jourdain qui infirme l'idée que le regroupement en village fut imposé par l'agriculture. La logique économique n'explique pas tout dans la mutation des hommes même s'il reste des zones d'ombres. On y retrouvera les pointes de *byblos* qui d'après **Alain Rey** n'est pas le terme à la source des mots *bible* et *bibliothèque* comme le pense Wajdi. Surtout on y retrouve le passage à la représentation de figurines féminines entre 10 000 et 9 500 ans avant J.C. L'humanisation de l'art va aboutir rapidement à la déesse-mère et donc par l'art on arrive aux divinités. La modification du psychisme humain avec la création du pouvoir des dieux va peut-être inciter plus que tout à tendre vers un plus grand confort matériel... et le développement de l'agriculture. Du statut de spectateur du monde vivant, l'homme aurait eu envie de devenir acteur de ce monde ! Techniquement c'était possible avant la mutation artistique et religieuse, humainement fallait-il encore en avoir envie !

Le dieu déchiqueté

Dieu n'est pas souvent cité dans l'œuvre de Mouawad mais à la fin « heureuse » de **Forêts** quand Loup s'adresse à sa mère pour lui dire qu'elle voit un horizon complet se dégager devant elle (avec peut-être un point de fuite, perspective oblique ?) elle l'excuse ainsi :

« Car comment dire l'abandon d'un enfant par sa mère ?

[...]

Et des hommes par les hommes

Et les hommes par les dieux

Et les Dieux par la joie ? »

Si l'idée de dieux ayant abandonné les hommes est permanente, celle du « Dieu est mort » eut son heure de gloire vite passée. Et la joie dans tout ça ? Il aurait fallu écrire quelque part une page sur l'enfance chez Wajdi, sur le rôle du rapport de l'enfant à la nature, de la liberté de l'enfant courant dans les rues, de cette spiritualité « qui a toujours été chez moi quelque chose d'extrêmement ludique et toujours lié à l'enfance. Quand j'étais petit, pendant la guerre du Liban, on n'arrêtait pas de se faire peur avec des histoires de statues de la Vierge qui bougeaient. J'y croyais dur comme fer. »¹

Et si l'enfance, où que ce soit, passait par des étapes inévitables détruites par les adultes, comme par exemple « croire dur comme fer à quelque chose » ?

¹ Wajdi Mouawad dans le très bon numéro du Matricule des Anges

Les adultes viendraient alors déchiqeter l'enfance et ses croyances par un drame s'amplifiant au fur et à mesure que se creuse le fossé entre rêve classique des enfants et vie « moderne » des adultes, et transformant le visage de dieu en celui d'un être méconnaissable.

Il reste alors les chants et ceux d'église ne sont pas les moins importants. Les enfants adorent les comptines et ils vivent de chansons. Dans le même journal, Wajdi indique : « La chanson française, je crois, a été l'un des fondements de mon désir de prendre la parole. » Le phénomène est le même chez d'autres écrivains : voir telle dédicace d'un acteur à **Johnny Hallyday** ou tel poème d'un Catalan à la gloire de **Françoise Hardy**.

Face au dieu déchiqueté la chanson relie la communauté jusqu'à se faire hymne pour un pays, ou chanson d'anniversaire pour une fête. La tendance est à humaniser dieu et diviniser l'humain disent les spécialistes et dans le théâtre de Wajdi la tendance est à la genèse à rebours. Comme un homme affamé court après le présent plus que tout autre chose, un homme secoué jeune par la mort d'une mère, court après le passé plus que toute autre chose, et dieu n'est plus le paradis promis mais l'enfance perdue. Si ce sentiment évident se double du **doute** de ce sentiment (dans le doute ne t'abstiens pas), alors on peut se lever athée le matin et se coucher croyant le soir, en écrivant entre les deux moments, de quoi émouvoir le monde !

Le capitalisme féodal

Dans la religion catholique les prêtres doivent être célibataires. Une décision du XII^e siècle, quand le droit féodal change et que l'Eglise a peur que, par les enfants des prêtres, l'héritage de ces derniers échappe à son contrôle. La décision économique sera sans mal habillée des oripeaux du dévouement aux autres, si nécessaire chez les prêtres. Quand la religion cesse d'être consolation des êtres pour devenir pouvoir sur les êtres alors, sous son discours, elle cache des enjeux financiers qui n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais.

Aujourd'hui quand la religion devient « time is money » une contradiction apparaît entre les valeurs chrétiennes et les valeurs capitalistes car l'argent ne peut pas être au-dessus de Dieu, contradiction en voie de règlement avec une nouvelle répartition des fonctions : à l'économie le domaine de la production, et à la religion celui de la reproduction (la santé, la charité, la naissance, le mariage et la mort et pourquoi pas le rêve).

Après s'être constitué par les Etats, le capitalisme veut se perpétuer sans les Etats, même si occasionnellement au lieu de nationaliser les banques en faveur des victimes (c'était bon autrefois à cause de la peur du communisme) on les nationalise en faveur des coupables. Et les guerres ne sont donc plus des guerres entre Etats mais des guerres contre tous les Etats sauf naturellement celui de l'Empire car il faut bien garder un arbitre en réserve.

Des kamikazes qui frappent dans le métro de Madrid une veille d'élection sont de ce fait plus modernes que les

membres de l'E.T.A. qui tuent pour un Etat sans avenir. Ils deviennent les cougars, les jaguars ou les tigres suivant les lieux. La marche forcée vers le capitalisme féodal n'a bien sûr rien d'inévitable et c'est peut-être dans l'Etat de l'Empire qu'elle subira ses plus grands revers.

La religion, en miettes chez les individus, s'est solidifiée dans les diverses banques où elle a son compte au profit des clergés et au détriment des croyants. En Iran, la dite religion a pris en main les destinées de l'Etat dans un cadre moderne dit « républicain » pour ne plus être à la traîne des attardés d'Arabie Saoudite dont on se demande quand les USA cesseront de les traiter avec les honneurs (sans doute à la fin de leur pétrole). La religion qui conteste depuis toujours les frontières politiques, un rempart à sa propre domination, se trouve bien aux côtés de multinationales qui ont le même mépris pour les frontières. Voilà un autre renversement qui fait que les Internationales prolétariennes d'hier sont perdues au profit des Internationales capitalistes d'aujourd'hui !

Oui, voilà un chapitre qui nous a éloigné de l'art, de Wajdi et de l'esthétique mais pas tellement si on se souvient du rôle majeur des religions en matière d'art, d'esthétique et de contrôle. Les mécènes d'aujourd'hui, pas jaguar pour un empire, **Bernard Pinault** et tant d'autres, seraient opposés à toute censure ? A chacun de croire cette fable qui serait sans nul doute le fil d'une géniale œuvre artistique qui existe peut-être déjà !

Les femmes

Il n'y a de dieu que par le diable et toutes les religions le répètent, sur terre, les femmes sont le diable. Avec le nouveau dieu-économie, les femmes sont poussées au travail quand les religions les veulent à la maison (au foyer). Comment un nouvel empire qui refaçonne le territoire au risque de perdre le nord, qui refaçonne la production au risque de perdre la matière, peut-il régler l'autre contradiction qui est celle de la place des femmes ?

Pauline Julien née en 1928 va nous servir de guide parce qu'elle est Québécoise, parce qu'elle a commencé par le théâtre aux côtés de **Roland LePage** et **Jacques Létourneau** mari de la comédienne **Monique LePage**, parce qu'un vicaire libanais, **Joachim Moubarach**, sera le premier à la faire changer, parce que **Michel Tremblay** en la découvrant à l'âge de 14 ans en fut « spotté », parce qu'elle sera marquée par le duo **Brecht-Weill**, parce qu'elle n'a jamais été une chanteuse interprète mais une chanteuse vivant ses chansons, comme sa première chanson fétiche, celle d'un Indien tombé amoureux d'une blanche et nommé **Jack Monoloy** (de **Gilles Vigneault**), parce que son premier voyage en Amérique latine la conduisit au Mexique et au Nicaragua.

La vie de Pauline Julien est la preuve vivante que la Québécoise est plus française qu'américaine, par sa religion catholique puissante, par sa formation construite d'abord à Paris, par sa langue bien sûr, par tout ce qu'elle doit à **Ferré, Brel, Vian et Devos**.

Or si on soulève le tableau que voit-on dessous ? Que pour les Canadiens-français, la puissance de la religion et l'attachement à la langue n'existent plus contre le monde anglo-saxon qu'en lien avec la France ! D'ailleurs, la formation en France c'est pour échapper... au Québec et à la chape de plomb que les curés imposent au pays ! Et cette liberté acquise à Paris, en amour avec un Allemand, c'est une autre façon de retrouver la liberté style anglo-saxon.

En fait de liberté, pour les Amériques elle commence chez chaque enfant par l'inévitable rêve suscité par l'immensité des paysages. **Louise Desjardins**, la biographe de Pauline, sœur du chanteur-documentariste magnifique **Richard Desjardins**, écrit d'Abitibi, de la ville de Rouyn-Noranda, et quand Salsa a ouvert son livre il est tombé sur une photo de Jacques et Noémie datant de juillet 1999 prise dans le secteur. Si tout Québécois a un œil sur la France, il a l'autre sur ses univers, les Inuits, le Manitoba et en bref le continent des Amériques.

La nouvelle religion va retourner à la grandeur de la nature, mais aussi à sa nature de religion remplaçant les femmes du côté du diable. La liberté va vite s'arrêter là où le corps des femmes fait « désordre », et une fois de plus, le « sacrifice » des femmes ne sera pas vain, il permettra un développement phénoménal de la « civilisation » !

En 68 la roue tourne, Wajdi naît et Pauline a quarante ans. Le 21 avril, au premier congrès de ce qui deviendra le Parti Québécois (**René Lévesque** a quitté le Parti Libéral en 67) qui accédera au pouvoir en 1976, elle entend le *Temps des Vivants* de **Gilbert Langevin** d'où une nouvelle étape de sa création : tout un disque avec le poète : *Comme je crie, comme je chante* ! Créer c'est crier.

4 - Le Nouvel Empire

cobaye mot issu du tupi

Les prétentions

Les empires se suivent et se ressemblent... en pire. Aujourd'hui l'Empire a un nom USA. Même s'il domine, il n'en efface pas d'autres comme la Chine, l'Europe (qui a tant de mal avec elle-même), le Brésil, la Russie ou l'Inde.

L'Empire commence par des prétentions qu'il appelle responsabilités. Hier ce qui était « bon pour la General Motors était bon pour les USA ». Aujourd'hui ce qui est bon pour les Chiliens est bon pour les USA.

Parmi les prétentions, la plus comique est celle consistant à faire « civilisation ». La domination à base forcément économique se veut globalisante sur le plan culturel, politique et parfois social. Et nous arrivons au modèle !

Dans son domaine, Mouawad est devenu une star internationale jusqu'à exprimer un « empire culturel ». Son rayonnement n'a rien d'économique (au contraire il signifie la revanche de pauvres) et pourtant il se fait plus immense chaque matin, même si cette étude n'apportera rien à sa notoriété. Son aura n'est pas celui d'un héros car il ne cherche ni à sauver (Zorro), ni à amuser (Buffalo Bill), juste à prétendre que la beauté est en marche. Avec l'âge, finira-t-il par franchir le Rubicon qui le placera entre **Michael Jackson** et **Marilyn Monroe** ? Sans vouloir l'y aider mais, pour faire face à l'Empire et ses prétentions, voici un contre-héros canadien, à l'heure des grandes obésités.

Le cobaye de ma démonstration a un nom passablement oublié même dans son pays, le Canada. Et pour cause ! **Tommy Douglas** s'est distingué par l'acte le plus héroïque qui soit et le moins médiatiquement considéré, la création de la Sécurité sociale d'abord dans l'Etat de Saskatchewan où après diverses activités il a pu devenir le premier gouverneur social-démocrate d'Amérique du Nord (Parti Fédération coopérative du Commonwealth).

En 1962, il réussit à imposer le *Medicare* (assurance de santé universelle) face à une grève de 23 jours des médecins appuyés bien sûr par ceux des USA. Le succès de cette réalisation fut tel qu'elle fut adoptée par le Canada tout entier... et repris même aux USA pour une partie de la population (les enfants et les personnes âgées). Voilà une phrase héroïque style Tommy Douglas : « Le moyen d'analyser la valeur d'un gouvernement n'est pas seulement le PIB, ni l'équilibre de la balance des paiements, et pas davantage la quantité de réserves en or. La valeur d'un gouvernement est plutôt dans ce qu'il fait pour les gens, la façon d'améliorer leur qualité de vie, leur système de santé, ce qui améliore sûrement les standards de valeurs morales. » Le hasard fait qu'en 2009 son petit-fils, **Kiefer Sutherland** est à la fois très populaire aux USA (héros d'une série télévisée majeure) et très attaché à l'héritage de son grand-père. Quand en l'an 2000 des forces tentèrent d'en finir au Canada avec *Medicare* dans la province d'Alberta, Kiefer Sutherland vola au secours de cet acquis social et emporta la victoire. Ce qui ne signifie pas que tout est résolu !

Pour une fois que le Canada n'est pas à la remorque des prétentions US, voilà un beau sujet pour pousser vers le renversement des rôles !

Un lieu

Dans sa vie, Spectateur n'a connu qu'une capitale, Toulouse. Ville impressionnante de son enfance quand il devait la traverser pour rejoindre la Méditerranée ou quand, une fois, il entra dans le Stadium pour un match de rugby. Ville majeure de son adolescence quand, par l'intermédiaire de son école, il devint abonné au Théâtre **Daniel Sorano**, et quand il arpenta les rues pour quelques manifestations avec l'amour en plus. Ville ensuite de ses propres enfants. Toulouse capitale aimée, car capitale occitane. Au Venezuela, il aurait aimé Maracay et les iguanes des places de la ville.

Spectateur ne savait pas alors que les temps nouveaux de l'empire seraient le temps de ce type de villes qui, sans être capitales d'un pays, ni modestes villes de campagne, dessinerait le réseau d'un univers néo-féodal dont **Umberto Eco** fut le premier portraitiste, l'Italie étant exemplaire en la matière.

Toulouse, capitale de la verdure du sud-ouest, à égale distance de deux mers, avec en son centre les statues de **Jean Jaurès** et **Paul Ricquet**. A Toulouse, Spectateur se changea en danseur de salsa.

Même si dans la vie théâtrale de Wajdi Mouawad, Toulouse n'a pas la place de Chambéry, Aubusson, Malakoff, Nantes, il n'en demeure pas moins que rare sans doute sont les villes qui lui firent une place aussi grande qu'au TNT. Quelle pièce de Wajdi n'a pas résonné dans le magnifique Théâtre de la Cité ?

Pour comprendre, mentionnons, dès janvier 2001, l'arrivée dans la ville rose, tout comme à Foix et Tarbes, de *Alphonse, un drôle de Petit Prince*, un texte de Mouawad mis en scène par **Henri Bornstein**.

Zoe Lin titre dans *l'Humanité*² : *L'itinéraire d'un enfant pas si gâté que ça*, et, en de très belles phrases, elle va à l'essentiel au sujet de l'écriture de l'artiste : « Directe, sans fioriture, elle oscille en permanence entre violence et douceur, tressant un univers onirique des plus audacieux. Sans jamais tomber dans la démonstration, la violence qui traverse son écriture ourle une toile qui, en vain, tente d'enfermer les personnages : seules la poésie et l'imaginaire parviennent à les libérer. Alphonse échappe à son quotidien en s'inventant un monde nouveau et un copain d'infortune, Pierre-Paul-René. »

Ainsi va le nouvel empire tissant une toile de villes qui peut-être enferme en vain les citoyens, prêt à s'en échapper, ici par la poésie, là par la quête d'un nom et ailleurs par un art polyédrique. Dans **Seuls**, Wajdi a placé une photo d'église toulousaine, pas la fameuse Eglise Saint Sernin mais la cathédrale Saint-Etienne :

« Il m'a fallu un an pour remarquer que la rosace de la cathédrale Saint-Etienne, à Toulouse, est décentrée vers la gauche par rapport au portique principal. Ce genre de découverte me permet de comprendre qu'il est possible d'écrire des phrases dont les « rosaces » sont aussi décentrées. »³

Décentrer, baroque, Toulouse... le nouvel empire a du souci à se faire s'il veut survivre !

² Edition du 29 janvier 2001

³ Seuls, page 60

Les émotions

Avec les émotions de sa trilogie, l'auteur québécois est entré dans la légende d'Avignon. Présent dans les débats, sur les ondes, dans les journaux, il a été poussé à franchir un pas de plus dans sa démarche audacieuse car, suite aux obsessions de ses premiers pas, il prétend qu'avec **Ciels**, il a enfin échappé à « la dictature » (c'est son terme) qu'exercèrent sur lui, ses premières oeuvres. **Seuls** où il fut homme-orchestre, lui servit de passerelle.

Pour se préparer au spectacle du 10 juillet dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, Spectateur avait lu juste avant deux des pièces, et surtout **Forêts**, la dernière dont il craignait, le sommeil aidant, qu'elle soit plus difficile à suivre (et elle le fut). Dans les trois cas, des jeunes partent à la recherche de leurs parents suite à un décès. Trois quêtes généalogiques où les jeunes sont accompagnés par des personnages étranges déjà évoqués, le chevalier de rêves en souvenir de l'enfance (wapiti est-il un fétiche chez beaucoup d'enfants ?), le notaire ou le paléontologue. Des généalogies difficiles, d'où les émotions, non à cause des événements qui entourent le drame familial, mais bien à cause des événements strictement familiaux. Un fils, orphelin de sa mère à la naissance, apprend la mort de son père, ce qui le pousse à retrouver le passé. Des jumeaux découvrent par un testament, à la mort de leur mère, qu'ils ont toujours leur père et même un frère. Enfin, dernier cas, une mère doit choisir : garder son enfant et accélérer son cancer, où avorter et sauver ainsi sa vie.

De tels résumés ne disent rien du « théâtre », ils sont là pour un cadre hypothétique qui permet d'insister sur ce point : l'environnement (les guerres pour l'essentiel) n'est pas premier dans l'œuvre, mais second.

La mise en scène, la marche des guerres, inversent-ils le rapport entre vie familiale et vie sociale ? Non car l'autre obsession, celle des jumeaux, renvoie, tout comme l'inceste à répétition, vers la dite vie familiale. La trilogie tourne autour de drames au cœur de la vie du jeune Wajdi d'où les dédicaces : ***Incendies*** est « pour **Nayla Mouawad** et **Nathalie Sultan**, l'une arabe, l'autre juive, toutes deux mes sœurs de sang » puis ***Forêts*** est « pour **Anne Lorraine Vigouroux** et **Maryse Beauchesne**, jumelles malgré elles, pour **Alain Roy** ».

Avec ***Forêts***, Mouawad a essayé d'échapper partiellement à la dictature de la prison familiale par une dénonciation de ses abus. Un « bavardage » de la pièce ? Mouawad n'hésite pas à employer ce terme pour évoquer cette œuvre, mais un bavardage qu'il ne repousse pas vers les limbes négatives. De quoi s'agit-il en fait ? Dans l'arbre nous découvrons un homme décidé à quitter son père pour la femme qu'il aime, en partant vers une forêt où il va construire l'idéal de ses rêves. Ainsi, dans les Ardennes, un monde familial se met en place autour d'animaux impossibles (l'homme est riche et peut se payer les fantaisies de son choix). Ce lieu va descendre du statut de paradis pour celui d'enfer. Peut-être parce que dès le départ le ver était dans le fruit : en fait c'est la femme qui arrache le fils à son père, géniteur de l'enfant qu'elle porte mais qu'il ne veut pas assumer ! La famille peut devenir l'enfermement le plus horrible et la quête généalogique c'est le risque de s'y emprisonner soi-même.

Les libérés

« Je répèterai vos noms comme un talisman contre le malheur. » C'est la parole de Loup prononcé à la fin de *Forêts* à l'adresse de toutes les mères de sa généalogie.

Les libérés sont libérés par leur nom qui échappe enfin aux liens du sang pour tenir par le lien des promesses.

Mais pourquoi, comme un talisman ? Pourquoi ce mot d'origine arabe qui fait entre autre chose référence à une figure tracée par un magicien pour protéger la chose contre l'influence étrangère ? Pas de souci de confondre chez Wajdi, l'influence étrangère et le malheur dont son talisman va nous protéger, mais la référence encore et encore au nom est-ce vraiment une libération ?

Pour se justifier, tout empire a besoin de « libérer » et si l'empire tombe c'est alors la faute aux barbares.

Les murs de la prison que l'empire abat peuvent être ceux d'une religion passée, d'une économie finie et d'émotions perdues. Et l'empire d'aujourd'hui, celui qui a rendu l'économie virtuelle - car qui peut comprendre la circulation informatique de la production ? - abat chaque matin plus de murs que tous les empires précédents mais n'en construit-il pas d'autres au même moment ?

L'économie du pétrole aura été la dernière économie solide (et polluante par là même). Elle laisse place nette à l'économie du sable puisque le sable dopé à l'intelligence humaine conditionne l'existence de nos milliers d'outils informatisés. Qui aurait pu imaginer l'ordinateur, une machine si puissante réalisée avec si peu de matière concrète ?

Hier l'homme a dû admettre que ce n'était pas le soleil qui tournait autour de la terre, et dans les écoles, le globe terrestre s'est imposé comme la victoire de **Copernic** et **Galilée**. Demain, comment représenter le monde connecté ? L'ordinateur utilisé en ce moment ne transporte-t-il pas avec lui de la magie ? La clé USB est seulement un ensemble de contact. Elle peut tomber sans trop de mal mais si un contact craque tout s'effondre. Jamais le minuscule (une poussière) n'a été si près de détruire les montagnes (le départ d'un vol spatial) !

La religion est alors reconditionnée, l'art aussi. Par son invention Wajdi semble rassurer les humains qui sentent venir le moment du grand saut dans l'inconnu. Il les inquiète aussi car l'enracinement recherché ramène à la surface d'affreuses traversées du temps. Il libère dans la mesure où l'action humaine reste très présente et possiblement humaine.

La langue de cette libération n'est pas linéaire, posée, ordonnée, grammaticalement standardisée, elle devient un jazz improvisé, arraché, mobile mais tout de même structuré par en dessous. Personne et pas même l'empire ne sait encore dans quel futur elle opérera, pour le bien des hommes, des sous-hommes ou des faux-hommes ?

La liberté aux Amériques et en Europe laisse une immense place au doute, Wajdi, une immense place au doute jusqu'au moment où sonne un NOM et là sans déployer le moindre drapeau, le doute s'arrête, souffle, s'arme et repart. Le capitalisme n'a pas d'alternative pour le moment car aucun système capable de le détruire ne sait comment le remplacer, et ne sait donc nommer ce qui le remplacera. Le socialisme ou le communisme ne peuvent plus être les NOMS nécessaires, or dans la traversée du temps, ils ont pris une telle place qu'on n'y trouve pas de remplaçant. Espoir et inquiétude ! Le caïman nous fait face. Va-t-il plonger ou nous avaler ?

Lutte des arts

Masaya, Nicaragua

Le Güegüencé

Le soleil brise les nuages, montre le bout du nez et rentre dans sa cachette, repenté ou effrayé par cette foule qui brille si fort là en bas alors que la terre flambe d'allégresse. Danse parlée, théâtre dansé, saynète-ballet musical et dialogué : sur la rive des mots, le Güegüencé déchaîne la fête. Les personnages masqués, parlent une langue nouvelle qui n'est ni le nahuatl ni l'espagnol mais une langue métisse qui a grandi au Nicaragua. Celle-ci a été nourrie par les mille façons de dire en défiant et d'inventer en disant, piment de l'imaginaire d'un peuple qui brocarde ses maîtres.

Un vieil Indien farceur et fort en gueule mène l'opération. Le Güegüencé ou Homme-Souris se moque des interdits ; en ne disant pas ce qu'il fait, il dit et en n'écoutant pas ce qu'il entend, il échappe au coup de patte mortel des puissants : quand ce malin ne gagne pas, il égalise ; quand il n'égalise pas il brouille le jeu.

(note 9 : Alvarez Lejarza, Güegüencé, 1977)

Mémoire du feu, Eduardo Galeano

1 – Le Théâtre

maté mot issu du quechua

Le détour et le théâtre

Autant que la lutte des classes, la lutte des arts est soit masquée, soit niée, soit détournée. Elle est masquée par la prétendue unité de l'art qui nie les autonomies de ses formes. La poésie a servi longtemps de critère de jugement des autres arts hiérarchisés jusqu'au septième art. Le cinéma est venu mettre du désordre dans l'ordre jusqu'à être nié comme art vu sa forme industrielle. Quant au détour il est insidieux.

Lessing avec son livre fondateur *Laocoon* a mis de la réalité dans un discours obscurcissant :

« **Zeuxis** peignit Hélène et eut l'audace d'inscrire sous son tableau les vers célèbres d'**Homère** dans lesquels les vieillards charmés révèlent leur sentiment. Jamais la peinture et la poésie n'ont lutté dans des conditions aussi égales. La victoire resta indécise et toutes deux méritèrent d'être couronnées. »

La lutte des arts n'est pas une route pavée de bonnes intentions. Sans s'armer de courage, la mort vous attend au prochain virage ! Et la clef tient en ce proverbe : « Celui qui cache son secret est maître de sa route. »

Parce que l'art réel n'est jamais démonstration contrairement à la science, il délaisse donc les coupables, laissant le spectateur de théâtre décider par lui-même du jugement final s'il doit y avoir jugement. Que faire ici de la culpabilité de l'ananas ?

Le premier drame vient d'une confusion entre les noms du fruit et de la plante, confusion ordinaire pour les légumes comme le haricot, mais plus rare pour les fruits. Ne pas différencier la vigne et le raisin mettrait l'artiste dans de beaux draps ! Sauf que pour la tomate le débat est éternel : la plante est un légume et son produit un fruit ? Or nous sommes avec la même confusion pour l'ananas : un fruit ou un légume vu que la plante n'est pas un arbre comme pour la fraise !

Ceci étant le drame essentiel n'est pas là mais dans son système de reproduction. L'ananas n'a ni noyau ni pépin car c'est un syncarpe comme la mûre et la framboise et la plante se reproduit en conséquence par des rejets issus de bourgeons axillaires de la tige.

Pour toute vie, l'essentiel n'est pas la production de la vie mais sa reproduction d'où l'attention à porter à l'équilibre entre les deux éléments. Sans production de la vie il n'y a pas reproduction mais sans reproduction à quoi bon la production de la vie qui s'éteint avec le dernier élément stérile. Le capitalisme d'aujourd'hui n'a que le souci de la production et il veut laisser à l'art et à la religion le souci de la reproduction à savoir schématiquement, développer l'envie chez les adultes d'avoir des enfants. Mais quand l'art et la religion deviennent des marchandises ils tombent sous le coup des lois de la production qui annihile leur fonction ! Dans ce contexte la lutte des arts peut servir à redonner le dynamisme nécessaire à l'art pour mettre de l'humanité dans le déroulement de nos journées. Mais quel art, suivant le côté de la lutte des classes où l'on se place, peut y aider de manière plus décisive ? Le cinéma disent les USA. Le théâtre disent les Européens.

Le texte et l'acteur

Peut-être, Wajdi, toute ton histoire tient au rapport entre le texte et le théâtre qui est une des phases les plus dures de la lutte des arts. Ton frère écrivait les textes et vous les jouiez mais à un moment, ce fut la rupture, et j'imagine, au nom des droits de la fiction, que tu as voulu que le texte soit plutôt le résultat du travail de ceux qui jouaient plutôt que le point de départ..

Commedia dell'arte explique **Dario Fo**, ça signifie que les hommes de l'art, pour dire les hommes du métier, faisaient eux-mêmes la comédie. Et toi, dans *Seuls*, tu n'expliques rien d'autre, c'est de ton acte de comédien que va naître le spectacle, méthode de travail que tu utilises aussi dans ta direction d'acteur. Le texte n'est pas le point de départ auquel les acteurs se plient mais le point d'arrivée que l'on écrit seulement au cas où d'autres voudraient se servir de ce travail pour rejouer la pièce.

En conséquence, quand la critique te classe parmi les auteurs à texte, elle se trompe, elle devrait écrire que tu es un auteur qui fait sens avec les corps autant qu'avec le texte. Le drame du texte, qui en pousse plus d'un à le massacrer, c'est quand le sens se réduit au message, piège dans lequel tu prends garde de ne pas tomber. Mais alors comment vas-tu faire pour monter à présent des pièces de Sophocle dont tout le texte est si justement écrit ?

La guerre entre le texte et le théâtre est toujours en cours même si le texte à plusieurs siècles. S'il est un point

sur lequel Salsa te rejoint en tant que spectateur c'est sur ce droit donné au comédien, qu'il a découvert l'unique fois où il est monté sur les planches, sous la direction d'un homme qui vient de décéder pendant que tu étais au zénith dans la Cour d'Honneur d'Avignon. Devenu président du Off, André Benedetto est resté comédien toute sa vie en montant des pièces juste par le dialogue avec des acteurs qui perdaient la sensation d'apprendre... un texte !

Comédien ou acteur ? On comprend que comédien vient de comédie et à Montauban, la rue de la Comédie conduit au Théâtre. La comédie renvoie aux cocasseries de la tradition orale que la parole théâtrale met en forme. Dites votre rapport avec de telles traditions et vous dites quel théâtre vous jouez ! Existe-t-il quelque part une rue de la Tragédie ?

En regardant au *Théâtre des Halles*, le 8 juillet 2009, **Le Bal de Kafka**, une pièce de **Timothy Daly** mise en scène par Isabelle Starkier, Salsa se demandait comment le tragique Kafka pouvait être personnage d'un bal ? Et si tragédie et comédie n'étaient qu'un même acte ? Spectateur va-t-il changer son opinion d'épaule ?

Le spectacle de théâtre comporte des actes et l'utilisation de ce mot surprend l'enfant pour qui *acte* a plutôt une valeur comme acte d'Etat civil (quand il doit justifier de sa naissance), ou acte d'accusation. De l'acte à l'acteur est-ce une façon de suggérer que le théâtre n'est pas qu'un jeu ou une détente qui se joue elle, à l'entracte ou autour d'un barbecue, un soir, entre amis ?

La jeunesse

La jeunesse comme nous l'avons vu est au cœur d'enjeux sociaux divers. Son individualisme cultivé, la pousse dit-on, devant les jeux vidéos, et son futur devient plus virtuel que tous les futurs passés. Ce face à face entre une solitude et une machine contient ses propres limites. Lui offrir le théâtre c'est l'aider à renouer avec l'aventure collective. Au cinéma, les spectateurs restent les uns à côté des autres. Ils entrent et sortent des salles obscures sans se croiser. Au théâtre, la séance finale des applaudissements permet de se retrouver ensemble, un ensemble qui normalement vibra tout au long du spectacle. Le théâtre est à mi chemin entre le concert et le football. Voir un match de foot c'est du spectacle en silence (d'où les commentaires à la télévision), avec le concert la parole revient en musique. Le théâtre offre la parole et le spectacle en un même geste. Cependant, dans la lutte des arts, le théâtre a fait fuir les jeunes au profit du cinéma.

Toi, Wajdi, tu réussis à renouer les fils entre jeunes et théâtre car tu rends des jeunes protagonistes de ton théâtre. Ils s'y reconnaissent. Et comme tout le monde a été jeune un jour, le public global se retrouve heureux à pouvoir t'applaudir longuement.

Si on regarde bien la couleur d'Avignon pendant le Festival, elle est souvent jeune car qui mieux que les jeunes acceptent de se lancer dans la folie de monter un spectacle parmi mille dans les rues de la ville ?

Le fil coupé entre jeunes et théâtre ne l'était qu'au poste de spectateur du théâtre « officiel », un spectateur

de plus en plus inquiétant quand on voit dans une salle du **In** d'Avignon, la moitié des places réservées à des sponsors dont les bénéficiaires arrivent au dernier moment, après un bon repas au restaurant, en se demandant bien ce qu'ils vont voir en guise d'assurance de la digestion ! Entre un jeune courageux qui, faute de pouvoir s'offrir l'aide d'un autre comédien le fait jouer astucieusement à un écran télé, et les provocateurs gratuits qui salissent le public à prix d'or, on se demande parfois où est l'art ?

Claude Sicre a sur la jeunesse ces quelques mots :

« Donc le blues. Rêve étrange, ambition bizarre de jeunesse, devenir un vieux noir, un vieux jeune sage grattant sa guitare sur un rocking-chair, donc mesurer le chemin à parcourir, une vie pour apprendre et pas de déceptions, toujours remettre en question, et d'abord l'idéologie de la jeunesse... »

Remettre en question l'idéologie de la jeunesse pour remettre en question son inversion, l'idéologie de la vieillesse, c'est cesser de croire au « jeunisme » qui voudrait que tout jeune soit une merveille en voie de dégénérescence juste après 20 ans. Or, au bout du chemin ouvrant vers le folklore toujours vivant, celui qui est simple, celui des années lentes dans un monde encore lent on trouve l'âge. La jeunesse magnifiée est couplée avec une autre des dictatures modernes, l'urgence, car si on ne se dépêche pas, le temps va passer... sans laisser à la viande de bison le temps de sécher. Heureusement la vente des hamacs n'est pas en crise.

L'exil

Wajdi, tu cites un exilé important, tu cites Walter Benjamin et ceux qui ont préparé l'ouvrage **Voyage** ont écrit un renvoi en note qui est une énormité puisqu'ils indiquent Walter Benjamin (1892-1944). Sans être regardant sur les erreurs de date, le décès de Benjamin en 1940 à Port-Bou entre trop dans la série des renversements pour laisser croire que l'homme écrivit après Auschwitz. Qui plus est, le hasard a fait que c'est au cours d'une dernière montée au cimetière de Port-Bou, juste avant Avignon 2009, que Salsa a découvert, aux côtés du poète québécois **Jacques Desmarais**, sa propre erreur. Il avait pris auparavant le parallélépipède de fer rouillé de **Dani Karavan** au premier degré pensant que c'était là que Benjamin s'était suicidé en se jetant à la mer. Peut-être n'avait-il pas vu l'ensemble des panneaux explicatifs qui rappellent que le philosophe allemand est mort en avalant une dose de morphine, car les douaniers avaient renvoyé au lendemain son passage éventuel en Espagne. Benjamin l'exilé en France, rattrapé à Paris par l'armée allemande, veut s'exiler à nouveau et finalement cesse la lutte devenue trop difficile. Si Wajdi est encore en quête de jumeau pourrait-il écrire la double histoire de Kafka et de Benjamin dont la parenté est plus que dramatique. Spectateur n'a jamais été marqué par la célèbre métamorphose mais en permanence par ce roman qui s'appelle *Le Procès*. **Kafka** a donné son nom au langage courant tandis que Benjamin court seulement comme il a toujours vécu : sans passeport.

Depuis vingt ans, Salsa aurait aimé prendre le temps, dans un hamac, de lire quelques écrits de Walter Benjamin, surtout depuis qu'en décembre 2000 les éditions Gallimard ont réussi le tour de force de publier les œuvres complètes en livre de poche. **Stéphane Floccari** présentant le livre dans *l'Humanité*⁴ écrit une phrase que Spectateur a toujours en tête pour avoir cassé une de ses idées premières: « L'histoire ne progresse vers rien ; elle erre, elle tâtonne et, parfois, elle crée.» L'histoire n'a donc pas de sens, juste des incertitudes ?

Mais pourquoi Mouawad cite Benjamin ? « Walter Benjamin a écrit : « On ne sait plus raconter des histoires, on ne sait plus que se plaindre. » La narration remplacée par la plainte, ce n'est pas un jugement, c'est un constat chez lui : ne sachant plus comment raconter la terreur du monde, on ne peut plus vivre et créer que sous la forme de la plainte. La plainte comme *lamento* du monde. »⁵

Spectateur préfère la conclusion du philosophe **Daniel Bensaïd** qui a publié chez *Plon*, en 1990 une étude avec Walter Benjamin pour référence : «La politique du temps présent, où la danse du virtuel l'emporte sur le piétinement du réel, où l'éclosion des « peut-être » brise le cercle de l'éternel retour, où la hache acérée de la raison messianique croise le marteau du matérialisme critique. Où Benjamin donne l'alerte générale à la chaîne des sentinelles engourdies. »

Le théâtre et l'exil car l'exil est au cœur de cette nécessaire alerte générale !

⁴ L'humanité du mardi 19 décembre 2000

⁵ Page 38, Voyage.

La nécessité

En art la commande joue son rôle mais la nécessité commande en dernier et surtout chez Wajdi. Et elle commande contre la psychanalyse qui voudrait tout expliquer ! Voici une longue citation qui alimente en retour l'émotion à découvrir l'art Mouawad :

« Ce personnage, le sujet, a été rapté par les psychanalystes, qui en ont fait leur terrain de travail, leur territoire d'exploration. Peu à peu, le sujet a donc déserté aussi bien la philosophie que les œuvres d'art et le théâtre, où il n'est que marginal, décalé, excentré. Le « connais-toi toi-même » est devenu une injonction à la psychanalyse, et non plus une injonction à écrire des histoires. C'est une invitation à l'introspection, et non plus au récit du monde. Sur le fronton des temples grecs, le « connais toi toi-même » avait une autre valeur : « Ne te prends pas pour un dieu », donc : « Connais ta mesure » donc enfin : « Sache ton histoire, d'où tu viens, jusqu'où tu peux aller... » Ce détournement par l'introspection psychologique du sujet a fait beaucoup de tort à la nécessité du récit. »⁶

L'ignoble machine à laquelle Wajdi échappe est donc simple : face à la montée la plus féroce de l'individualisme qui crée des troubles plus ou moins graves chez les personnes, la psychanalyse se déclare prête à soigner tous les êtres qui deviennent potentiellement troublés et alors le théâtre n'a plus pour lui ni les ombres, ni les vies mais

⁶ Voyage, page 42

les choses, or tout récit est celui de vivants car seuls les vivants ont une histoire, la fameuse histoire indispensable au récit. Salsa a toujours mélangé la sauce des deux histoires, les grandes et les petites, étant entendu, et Walter Benjamin en apporte une étude, que la petite est parfois plus grande que la grande. Et si la mort du sujet en art s'apparentait au discours sur la « fin de l'histoire » ? Et si la psychanalyse avait été elle aussi raptée par l'idéologie dominante pour tuer le sujet en art ? Car en soi la psychanalyse, très présente dans l'art-Mouawad n'est donc pas coupable par elle-même !

Pour Spectateur, la différence entre l'instituteur acteur devant ses élèves, et l'acteur sur la scène de théâtre est liée à deux nécessités différentes. Dans le premier cas, autant le public que l'acteur se rencontrent par obligation nécessaire, obligation à partir de laquelle chacun tire son épingle du peu. Dans le deuxième cas, autant le public que l'acteur se rencontrent par liberté, liberté nécessaire qui n'est pas sans créer chez les uns et les autres leurs propres obligations. Si Spectateur ouvre de grands yeux devant l'art-mouawad, c'est qu'il le ressent comme une liberté nécessaire. Personne n'est là gratuitement, par provocation, esthétisme, jeu sans lendemain si bien que l'art-mouawad s'inscrit à présent dans son propre récit fait d'échecs et d'avancées, de ruptures et d'inventions. L'exemple *Littoral*, montre une équipe de tournage cinématographique qui accompagne la pièce. La nécessité de cette scène n'est pas pédagogique et donc explicable par telle ou telle raison, mais la nécessité est première pour l'auteur et ensuite, à chacun son explication. Spectateur donnera la sienne.

2 – Les obsessions

canoë mot issu du taïno

Le nom

Le lecteur dira que l'obsession chez Salsa, c'est la lutte des classes, pourtant, s'il avait à se défendre, il dirait que c'est là faire un usage bien drôle du mot obsession. Le psychanalyste fait son beurre, avec les obsessions qui rendent malade, quand l'artiste soigne cette « maladie » par l'art et en prenant parfois de la mescaline. Pour l'obsession de la lutte des classes, soit l'obsession neutralise le sujet (marginalisé par la dite lutte), soit elle le transcende (le justifie pour la dite lutte). Dans le premier cas c'est la soumission à l'ordre des classes (l'une ou l'autre), dans le deuxième cas c'est aller au-delà du plafond. Salsa refuse un ordre classique de la lutte des classes car il ne se sent jamais perdu même dans le pire des labyrinthes. Parmi eux se trouve celui de la science.

Wajdi a une passion pour la science vivante, science qu'il utilise souvent dans ses pièces jusqu'à cette projection sur les murs du Palais des Papes d'une image sur la théorie des graphes (ne faut-il pas crier au blasphème ?). A Malakoff il participa à une belle rencontre avec le physicien **Etienne Klein** suite à la publication de son livre sur la mécanique quantique car il voudrait que les révolutions scientifiques actuelles partent à la rencontre de la conscience des artistes et écrivains. Au premier abord nous pouvons penser qu'il y a loin de la mise en scène théâtrale à la mécanique quantique, or dans la physique classique l'objet écrit une trajectoire unique, tandis que dans l'autre, l'objet explore toutes les trajectoires possibles en fonction de probabilités.

L'art de Wajdi, qui réussit à merveille à montrer sur le plateau plusieurs temps parallèles (des scènes simultanées), se jouant cependant de la répétition de ces temps (la répétition des naissances et des morts dans un temps cyclique) se situe au croisement d'un temps linéaire et d'un temps fermé sur lui-même. Pour une part, l'os dans la tête fait que Loup n'échappe pas à son destin, et en même temps, elle décide de se battre pour devenir elle-même et échapper à ce destin.

Pourquoi répondre à de telles questions ? ça passe dans l'Art-Mouawad par un dialogue avec la science, dans une époque où il est de bon ton de montrer schématiquement du doigt les « scientifiques » ou « l'empire US » ?

Si l'obsession finale chez Wajdi c'était la contradiction entre le besoin vital du dialogue et le besoin énorme d'affirmation de soi ? D'où des tonnes de contradictions en cascade comme le rapport positif et négatif avec la psychanalyse, le rapport distant avec les territoires, le rapport incertain avec la lutte des arts. Justement pour les arts, peut-on en courir deux à la fois ? Ne risque t-on pas de se retrouver avec seulement une queue entre les mains ? Ou pour le dire autrement, comment Wajdi va-t-il éviter le risque de la dispersion entre ses besoins de création littéraires, plastiques, théâtraux et poétiques ? Son NOM peut-il devenir plus fort que la fonction comme dans El Dorado ? Dira-t-on dans cent ans, un *Mouawad* pour parler d'une œuvre d'art total, comme un immeuble à la fois lieu d'habitation, d'art et de commerce ? Spectateur sent qu'il s'échappe de lui-même alors qu'un kayak l'attend, un mot qui peut se lire dans les deux sens !

L'acteur et le texte

Naturellement sans **Emmanuel Schwartz**, l'art de Wajdi ne serait pas le même. Et c'est un NOM comme repère pour en signifier bien d'autres, car pas question de mettre le texte avant les bœufs. Son interprétation du rôle de Wilfrid, c'est de la belle ouvrage.

Les obsessions de Mouawad font penser en partie aux obsessions de l'acteur français **Philippe Caubère** qui s'acharne à raconter sa vie, mais dans le registre comique marseillais. Comme pour **Seuls** en 2008, Caubère a eu son spectacle seul sur scène dans le cadre du festival *In* d'Avignon. En 2008, au *Chêne Noir*, salle permanente de la ville, suite à **L'Épilogue**, des spectateurs n'hésitèrent pas à dire qu'à force de se répéter, l'homme qui danse faisait moins rire. Spectateur se souvient de son jeu à l'économie, juste avec une corde, et de sa façon de plagier à tout moment la démarche de **Jean Vilar**, l'allure de **Gérard Philippe** et les travers de tel ou tel autre *ponte* du Festival d'Avignon passé au crible de son humour dans un titre clair : **La mort d'Avignon**. Philippe Caubère, très sarcastique envers le public du *In*, pour ses manies, son jeu propre, cette mascarade de cérémonie qui se joue non plus sur la scène de la Cour du Déshonneur du Théâtre mais sur les gradins, confronté à Mouawad, très méfiant vis à vis d'un humour et une ironie qui écrasent trop facilement l'autre, ça serait sans doute très émouvant, tellement chacun des deux a sa façon de s'accrocher à la VIE mise en scène.

Sans prendre aucun kayak, nous aboutissons à ce mot-mouawad reprit des *Inrockuptibles* :

« Je me sens beaucoup plus proche de Krzysztof Warlikowski que des artistes québécois ou libanais qui sont invités cette année. Pourtant, je n'ai rien d'un Polonais. Cela signifie combien l'art appelle l'art ; en termes esthétiques, nous n'appartenons à personne ; nous appartenons à notre capacité de mettre en forme la beauté qui nous hante. »

Que l'art appelle l'art, convenons-en ! Le tout c'est de savoir comment ? Pour un metteur en scène tel Wajdi, ça se joue en dialoguant avec les acteurs, pour un romancier tel Wajdi ça se joue seul entre les murs de sa vie, pour le cinéaste Scorsese ça se joue ailleurs encore, sauf que dans tous les cas, et disons même mieux, dans tous les cas, la vie commande à l'art autant que l'art lui-même, surtout pour qui veut capter le cœur de la jeunesse comme moyen d'accès au cœur du peuple tout entier. Un jour de 1976, Spectateur était à Florence, à une heure où *Le Musée des Offices* était presque vide, et la tête lui tourna devant tant de chefs d'œuvres, mais le premier des chefs d'œuvres c'était un ami vivant qui, appelant sa fille Florence, le poussa vers la ville italienne ! Et Wajdi a raison, on a alors envie de se lancer dans les méandres : pourquoi cet ami aima tant *Firenze* ? pourquoi sa description résonna avec raison dans la tête de Spectateur ? Le texte de l'histoire existe après l'histoire, écrit quelque part, mais l'acteur manque souvent pour entendre ce texte qui se perd alors dans la nuit déserte des arts. Les vins tirés n'ont pas tous quelqu'un pour les boire.

L'origine

Nous pourrions transformer l'obsession de Wajdi envers l'origine par une obsession sur l'origine de son art et de son succès.

Le 28-10-2006 la journaliste du *Monde* se demande où vit Wajdi : « Personne dans son entourage ne sait vraiment où vit Wajdi Mouawad. A Paris ? A Montréal ? A Toulouse ? »

Quand il dialogue avec les responsables du Festival d'Avignon, comme le révèle *Voyage* il mentionne : Toulouse, Paris, Montréal. Dans le livre *Seuls*, une photo de Toulouse surprend. L'écrivain semble vivre là où on l'appelle pour créer, avec cependant des attaches inévitables que sont ses responsabilités à Ottawa ou à Chambéry. Ici, la lutte des classes, c'est la lutte des places : la lutte pour trouver les moyens financiers d'exister quelque part. Il fait penser à des peintres de siècles plus anciens partant là où les souverains se montraient généreux. L'origine devient alors l'origine des conditions de son travail tout en gardant sans doute quelque part une origine plus intime pour sa vie personnelle (la réponse est donnée par **Michel Arseneault** dans *lactualité.com*).

Dans cette guerre pour exister, l'origine française des succès, vient de Limoges en 1998, d'Avignon en 1999, de Malakoff, de Meylan, d'Aubusson... de Toulouse aussi. Dès le début des *Tigres de Wajdi Mouawad*, **Philippe Coutant** écrit : «Un jeune auteur metteur en scène

créé des spectacles sans l'aide des institutions «majeures» du pays, mais le soutien indéfectible des «petites scènes», qu'elles soient nationales, conventionnées ou municipales de la banlieue parisienne ou en région.»

Wajdi n'a qu'un souci, rencontrer le public et pour ça, s'il le fallait, il utiliserait la pirogue pour pénétrer par les voies impossibles conduisant au plus près des vivants !

Se nourrir ensuite des applaudissements authentiques, de l'amour du public, voilà le secret de l'origine de son succès. Il ne cherche jamais à être grand par la grandeur de ceux qui l'emploient, mais par la grandeur de ceux qui le regardent, et ce simple fait saute aux yeux de Spectateur comme un ballon au milieu de la figure.

Ce chantier pourrait se compléter par la comparaison de réactions à des versions variées de la même œuvre suivant les pays. Wajdi s'étonnait pas exemple, dans un entretien, du succès en Allemagne. Déjà, voir le même spectacle à Avignon, Toulouse et Montréal, ça serait une première approche des publics. Salsa vit le 5-08-1998, un des maîtres québécois de Mouawad, **André Brassard** au *Théâtre du Rideau Vert* de Montréal jouant *Encore une fois si vous le permettez* de Michel Tremblay, et il a été frustré de ne pouvoir rire en même temps que le public faute de maîtriser le français employé (d'où peut-être la méfiance de Wajdi devant l'humour moins universel que le drame). Donc, comparer les publics autour d'une même pièce, ça ferait mieux comprendre les Amériques, comme Salsa en fit l'expérience dans une salle de cinéma projetant ***Mon nom est personne*** de **Sergio Leone** : en France calme ordinaire, aux USA révolte dans la salle quand dans le film, on jette des tartes à la tête des Noirs.

Les promesses

Jeunesse rime avec promesse. Aussi, Mario, le 2-12-1969, à Lima, fit une promesse à son ami El Cholo avec qui, depuis plus d'un an, il cherchait une sou-pe au Pérou. Suite à une intense émotion il lui avoua :

« El Cholo, tu t'en sortiras ; je te dis que tu t'en sortiras ; déjà trois mois que tu es bloqué sur ce lit d'hôpital, ce n'est rien à l'échelle d'une vie débordante de jeunesse comme la tienne et ce n'est rien à l'échelle du temps que durera ta rééducation ! Les autres malades qui te côtoient dans ce grand dortoir voudront toujours plus, que tu leur lises des histoires québécoises ! A ton grand désappointement, je ne vais plus pouvoir venir les écouter avec eux, je vais cesser de battre le rythme des câleurs. Quand tu leur as proposé la lecture de récits de ce pays du froid, tu as soulevé leur enthousiasme car ils adorent les livres. Toi, avec le seul appui de **Maria Chapdelaine**, tu voulais laisser libre cours à ton invention, et raconter tes délires plutôt que lire une vie. Or, comme les enfants, ils veulent la répétition des mêmes mots, aussi un infirme s'exclama une fois : « Attention, tu changes le texte, s'il te plaît, lis sans rien inventer ». A ton contact, les infirmières resteront sympathiques ! Surtout celle qui, après ses heures de travail, vient suivre tes leçons de français pour rêver d'un voyage en France où elle exercerait son métier.

Je ne te dis pas « Bon appétit » parce que je sais que tout détourne de la bonne chère dans un hôpital, et surtout ici, tout détourne le malade du beau geste de la cuillère qui atteint la bouche.

Bref, je te laisse El Cholo, mon soutien s'achève. Je te dois la vérité, José Maria nous a quitté définitivement et sa mort nous renvoie en France sans plus attendre. Cette fois, il n'a pas raté son suicide, je ne veux pas rater notre départ. Nous te laissons mais tu comprends parfaitement notre folie subite. Nous partons immédiatement car il ne peut en être autrement. Des morts provoquent des tonnes de décisions dans la vie et celle de cet écrivain indomptable sera suivie de mille conséquences. Je me souviens, voici deux ans déjà, j'ai perdu un compère de la plus haute importance et je me serais jeté dans les bras de la première femme venue pour soulager ma douleur, pour décider autre chose, pour retrouver confiance en moi. La femme n'est pas passée – ou plutôt elle ne s'est pas arrêtée – et nous sommes ici à subir une autre mort. Pour pleurer en paix, nous partons comme des orphelins écoeürés par l'injustice et peu désireux de vomir ici sur tous ceux qui vont boire à la santé du mort !

Naturellement, le Pérou d'**Arguedas** naîtra un jour et nous nous emploierons à l'y aider avec ses oeuvres, c'est la promesse que je peux te faire en cet instant crucial, mais pour aujourd'hui c'est tout : la fuite vers Paris peut seule nous abriter car il reste encore cet abri. Nous consacrerons ensuite notre énergie à constituer une armée de libération littéraire du pays, et ainsi nous finirons par toucher la conscience de nos compatriotes. Nous savons comment tout commença pour José Maria quand un jour de 1931 à la bibliothèque San Marcos, appuyé sur un pilier il découvrit **Tungstène** de **César Vallejo**. Nous filons à Paris sur la tombe de Vallejo pour déclencher dans le boucan, la révolution sous-réaliste qui sera la der des der. A bientôt, promis ! »

Les rivières

Nous sommes tous d'une rivière mais à être l'enfant d'une rivière profonde, on peut devenir **Yawar Fiesta**, autrement dit José Maria Arguedas. Comment croiser cet auteur péruvien, qui, parmi tous les écrivains chers à Salsa, est le plus exilé de tous dans son propre pays ? Comment Wajdi a pu pousser le défi jusqu'à adapter au théâtre **Los Rios profundos** ? La version française arrivée en 1966 au moment du « boum » de la littérature latino-américaine fut rééditée en 1997 chez Gallimard. Comme les boums n'ont qu'un temps, le temps d'une danse, la version française de l'ultime livre de cet écrivain n'existe pas, ce livre où il pousse jusqu'aux extrêmes sa lutte des arts. **El zorro de arriba y el zorro de abajo** est un livre dangereux à ne pas déposer entre les mains d'esprits suicidaires car il a conduit l'écrivain jusqu'au geste ultime, un geste devenu, à le lire, inévitable, simple, salvateur et même reposant. Le 14 mars 1970, le grand journaliste **Marcel Niedergand** publie dans **Le Monde** la dernière lettre de José Maria Arguedas au révolutionnaire **Hugo Blanco**, une sorte de testament daté du 26-11-1969. Le métis Arguedas, qui avait voulu se fondre dans le peuple indigène, un écrivain romantique, un prophète désespéré, se tuait d'une balle dans le crâne au milieu d'une salle de cours de l'université d'agronomie de Lima où il enseignait le quechua et l'ethnologie et où il se trouvait pourtant si bien. Il avait tenté le mariage fou entre les cultures indigène, française, espagnole afin d'arriver à une littérature globale.

Cette mort surprit Alfredo qui fut contraint d'avouer ceci à son ami El Cholo hospitalisé à Lima :

« El Cholo, je te le demande les yeux dans les yeux : ne lâche pas l'amour. Tu vas supporter encore trois mois de solitude complète au milieu des malades de cet hôpital, puis tu nous rejoindras à Paris en bonne forme car tu le sais, nous te quittons dans l'urgence, pour t'attendre là-bas. En t'espérant là-bas, je t'aiderai, c'est promis, je t'aiderai car maintenant je suis d'accord avec toi, comme j'ai été d'accord avec toi la première fois mais sans le savoir. A Paris, je te promets de retrouver Emilia, car je suis d'accord avec toi, elle est à Paris et bientôt tes lettres ne seront plus sans retour. Tu le sais, Arguedas vient de se tuer pour un excès d'amour, un excès d'amour qui a sans doute fait déborder un vase rempli par des vampires, mais seule une goutte compte, celle d'une balle de pistolet qui fait exploser la boîte crânienne, et cette goutte s'appelle un excès. Mario néglige toujours cette évidence, aussi je vais te montrer son importance même si, par avance, tu es d'accord avec moi. Parce que, livré à ta solitude, je ne voudrais pas que tout d'un coup, tu te décourages et lâches l'amour. Ton aventure, je vais t'aider à la réaliser mais attention, le jour où il te faudra passer aux actes, tu fonceras ! Je ne veux pas que l'aventure pour l'aventure bloque tes désirs ! Je ne veux pas du rêve d'amour pour l'amour du rêve ! Que feras-tu devant Emilia ! Car je te la présenterai, j'en fais la promesse ! Tu lui sauteras au cou ou tu auras encore quelque chose à vérifier avant de donner libre cours à tes sentiments ? Arguedas est passé à l'acte car saoul d'amour et en sachant qu'à 58 ans il ne reste que peu de temps pour vider des bouteilles. El Cholo, prépare-toi à Emilia. »

3 – Les religions

gaucho mot issu du quechua

Personnelles

De l'art au sacré il n'y a qu'un pas, puis un autre du sacré à la religion, donc de l'art au religieux ça fait deux pas, même si $1 + 1$ n'est pas toujours égal à 2, d'autant que tout ceci ne dit rien du sens de l'art.

Dans *Le Matricule des Anges* la question de la dimension spirituelle de son art est posée à Mouawad et la réponse peut nous servir de guide, autant que les spectacles, pour cette nouvelle étape.

« La spiritualité a toujours été chez moi quelque chose d'extrêmement ludique et toujours lié à l'enfance [...] Donc la spiritualité a pour moi été longtemps attribuée aux animaux, à la nature, à la terre, aux statues qui bougent. Je sais que cette chose m'est restée et qu'elle traverse mon écriture. Il y a chez nous quelque chose qui croit à l'invisibilité du monde. C'est la phrase « *Nature aime se cacher* » d'**Héraclite**. »

Les Amériques sont le lieu peut-être unique au monde où cette spiritualité personnelle est la base même de la spiritualité globale, dans le sens où chacun croit comme il l'entend, ou au mieux comme l'entend son groupe proche. New York ne possède pas de grande cathédrale à visiter mais des milliers d'églises qu'on croise à chaque coin de rue. Sur cette terre de liberté, Wajdi a pu donner libre cours à sa propre spiritualité aussi bien à titre privé que dans son œuvre. Les Grecs ont pu continuer de lui tenir compagnie comme d'autres produisirent mille combinaisons pour vivre avec leur dieu.

Spectateur repense à ce moment d'*Incendies* quand à une étape, on découvre des jeunes français entrant dans la *Résistance* et qui sacrifient leur vie personnelle au nom des valeurs de la vie sociale. Pour sauver une femme enceinte, sa jeune amie accepte de lui usurper son nom juif afin que l'enfant vive. Là, le sacré quitte les rives de l'individuel pour celles des responsabilités sociales.

Juif-Arabe, Européen-Américain, jeune et plus qu'ancien, Mouawad se situe à un étrange carrefour qui le pousse vers Sophocle. Si au départ il souhaita tout dire à partir de sa vie, à présent il est là pour tout dire au-delà de sa vie. Il est devenu « l'annonciation », le « passeur », il a quarante ans et comme disait un ami, c'est l'âge à partir duquel on devient totalement responsable de sa propre image. Tout l'art des autres qu'il amena au Festival (des Libanais en particulier), tout son talent qu'il revisita dans sa totalité, car pour présenter la trilogie il s'imposa des réécritures, tout ce mois de juillet 2009 à Avignon où il fut contraint de formuler cent fois son art, bref toute cette cathédrale devrait nous porter vers cette question : mais alors, que sont les émotions dans les arts des Amériques ? De ce continent, par un grand pont Athènes/ New York, peut-on voir émerger, surtout pour qui ne craint pas de rester à mi-chemin, en France, une autre façon d'aimer, de pardonner, de fraterniser, de crier et donc en résumé, de créer ?

Un projet aussi grandiose peut pousser vers une religion nouvelle, propre à chaque individu, du gaucho au cow-boy, du sucre de canne au sucre d'érable ?

Institutionnelles

Dans la lutte des arts, tout en étant personnels, les sens de la religion ne peuvent pas qu'être uniquement personnels. En Grèce des personnes se lancent dans le retour à la croyance aux divinités d'antan. Elles agissent par elles-mêmes et n'appartiennent éventuellement qu'à leur goût pour cette religion sauf qu'elles arrivent peut-être à ce rendez-vous après les déceptions suscitées par les religions classiques. Ce que souvent on appelle « le retour du religieux » n'est en fait que « le retour des clergés » dans le sens où les religions les plus friquées sont celles qui ont le vent en poupe. Les déceptions provoquées par la religion catholique en Amérique latine ouvrent la voie au développement des évangélistes aux poches garnies de dollars. Les déceptions de tous les arabismes (de **Nasser** à **Boumédiène** en passant par **Kadafi**) conduisent des hommes à sacrifier leur vie pour la cause d'Allah. Les déceptions sociales ou religieuses sont confortées par les déceptions venues des pays sans dieu qu'étaient les pays du socialisme réellement inexistant.

Quel homme (c'est rare chez les femmes) aurait accepté hier de se faire kamikaze ? Les clergés ne sont-ils pas arrivés au bout de leur pouvoir quand ils peuvent envoyer au suicide des humains ? Même les plus fous de dieu d'hier n'envisageaient pas un tel acte, peut-être par manque de conscience de la récompense, ou disons plutôt de la promesse de récompense !

Sur fond de lutte des classes, les guerres modernes sont toutes habillées en guerres religieuses (avec nettoyage ethnique à la clef) à partir du moment où des religieux veulent diriger le monde. L'individu, et sa croyance propre, fait alors figure de prétentieux car face à la machinerie institutionnelle il pèse encore moins devant le pouvoir d'Etat que devant le pouvoir de « Dieu ».

Dans la lutte des arts, qui va oser planter le couteau, non dans la gorge de l'enfant mais dans l'armure cléricale ? Si la guerre est au rendez-vous, alors disons de quelle guerre il s'agit, sans laisser entendre qu'il s'agit de la millénaire lutte de Pierre contre Paul !

Cet éclat du réel est situé entre deux tableaux sur les mérites du « sujet » non pour en réduire les effets mais pour situer chacun à sa place, y compris l'artiste. Merci Wajdi, ton théâtre n'est pas une abstraction, il est celui de sujets acteurs, mais si grands, si grands, que jamais personne ne vient les remettre en place. L'espoir que tu apportes vient du fait qu'à chaque fois l'histoire se finit mal mais en même temps se finit très bien puisque les héros arrivent au but. Si le but n'est plus « ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants » ce n'est pas ta faute, la faute étant que la vie est devenue ainsi. Loup arrive à ses fins, elle sait une vérité qui va l'aider à vivre malgré sa laideur, les jumeaux arrivent à leur fin, ils donnent les lettres au père et au frère, ils savent une vérité qui va les aider à vivre malgré sa laideur. Bref, les héros sont plus forts que les forces sociales qui les dominent car leur volonté peut déplacer des montagnes. Mais les montagnes sont toujours là...

La culpabilité

En octobre 2006, en réponse à **Laure Dubois** qui lui rappelle que les intellectuels comme Adorno, s'interrogent sur l'art après Auschwitz, Mouawad indique :

« C'est au Québec que j'ai appris à faire du théâtre. Du coup je n'ai pas la culpabilité de ces choses là. Je ne me sens pas coupable de l'histoire de l'Europe. Je me sens responsable mais pas coupable. C'est ce qui fait ma différence avec les autres Européens. »

Même s'il vaut mieux libérer dix coupables qu'enfermer un innocent, l'enfermement du coupable n'est pas la question essentielle. De plus, les religions sont les armes les plus saignantes quant à la division du monde en coupables et innocents d'où la méfiance laïque envers la culpabilité !

Ce point nous renvoie à un autre au cœur de l'aventure de Wajdi, la place du sujet. Pour éviter de parler en termes de coupables, il est de bon ton de dire que l'homme, innocent, est poussé par le système qui l'opprime. Tel dirigeant nazi n'a agi que poussé par la mécanique du régime. Tel fonctionnaire ordinaire se cache sous l'intérêt supérieur de l'Etat, tel paysan n'utilise les pesticides que parce qu'il ne peut pas faire autrement etc. Tout choix d'une histoire sans coupable est le choix d'une histoire sans sujet et en conséquence l'art lui-même quitte les êtres pour les choses... qui deviennent alors des coupables faciles, comme la télévision coupable d'abêtir l'espèce humaine.

Echapper à cette mort du sujet, ce n'est pas obligatoirement en revenir à la religion du prisonnier. Ce n'est pas non plus cautionner aussitôt l'être en soi, à la fois dieu et démon, où l'être dieu et le social démon. La lutte des classes elle-même ne fabrique pas des coupables (les capitalistes) et des innocents (le prolétariat). Elle peut aussi d'ailleurs faire, à son tour disparaître le sujet, sous le système, ou provoquer un retour du sujet pour masquer le système. Le système était bon, c'est Staline qui était mauvais !

La question du coupable conduit plus à la question de la justice qu'à celle de la morale. Or tout comme nous savons à présent où est le mal, sans bien discerner le bien, l'injustice nous révolte aisément, sans dire pour autant la justice ! Là est le manque que Spectateur ressent profondément face à l'art-Mouawad champion en révélation, sans pouvoir révéler la justice toujours antérieure au pardon car elle le conditionne.

Sur son blog, « Onassis » que Salsa a eu l'immense plaisir de croiser à Montréal, se félicite du pardon final d'*Incendies*, et la journaliste d'*El País* montre qu'on y retrouve la phrase refrain : «Maintenant que nous sommes ensemble ça va mieux». Il s'agit d'une fin théâtrale car l'édition du texte ne dit rien à ce sujet. Elle ne dit pas que sous le grand plastique protecteur de la pluie (comme l'incendie la pluie a ses inconvénients) le criminel va rejoindre les victimes dans le mouvement de pardon, le plus religieux qui soit connu.

Là est une grande fuite de Wajdi Mouawad devant l'immonde culpabilité ! Pinochet et ses sbires ne seront jamais jugés !

Artistiques

L'Art-Mouawad, une énigme progressivement dévoilée ? « Je dirais « révélée », plutôt que dévoilée. La notion de révélation est importante notamment dans *Littoral*, où c'est même un axe très important. *Littoral* coïncide avec un moment où je découvre les Grecs. Je les lis, concrètement, sur les conseils d'un ami, et je découvre une écriture que je ne soupçonnais pas. Par exemple Sophocle, chez qui je trouve un mécanisme toujours le même : un personnage qui progresse dans son erreur, dans son aveuglement, le plus haut possible, jusqu'à ce que j'appelle le « point Icare ». Arrivé à ce point, il est lâché. Et il tombe. »

Wajdi démontre ainsi qu'il lit comme il se sent artiste, en cherchant à se dévoiler à lui-même ce qu'il y a dans la mécanique de Sophocle ou dans *l'Ancien Testament*. Il ne lit pas au premier degré mais au deuxième, troisième etc. En quoi la religion est-elle révélation ? Plus parce qu'elle révèle la vérité qu'elle ne révèle les coupables ? La révélation, une obsession aussi de **William Faulkner**.

Pour continuer ce rapport à la religion, Mouawad aime en revenir à l'enfance quand tant de choses se décident pour chaque être humain. Et au Liban, cette enfance est forcément religieuse, une religion qui, comme pour tout enfant, vise à lui inculquer les valeurs morales de base.

Et quelles sont les valeurs chrétiennes ? « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». L'enfant confronte beaucoup plus tard ces valeurs à la réalité et dans le cadre des Amériques il va très vite se faire son opinion

personnelle, disons, sa religion personnelle. Dans ce continent où le poids des papes est remplacé par celui des héros télévisés, chaque être est invité à construire sa part de vérité.

Wajdi dira qu'il a gardé la splendeur que représente cette idée d'aimer son prochain comme soi-même, c'est-à-dire l'autre le plus éloigné de soi. Donc aller vers les autres et confier la victoire à l'amour. Il a cette formule : « Aller vers l'autre, parfois, c'est comme pénétrer dans une forêt vierge. »

Spectateur, faute d'éducation religieuse, a toujours été insensible à la notion de *Vierge*, et aux conséquences tragiques qu'elle implique pour des milliers de femmes (la virginité d'un homme semble moins problématique). En supposant qu'à Wajdi, le sens de sa phrase lui échappe, imaginons que d'aller vers l'autre ce soit de pénétrer dans la forêt vierge du sexe de la femme !

Pour Salsa aucune forêt vierge n'a jamais existé sauf dans le fantasme d'hommes voulant être les premiers. Même les forêts les plus profondes d'Amazonie ont été et sont occupées par des habitants et quand l'homme détruit la forêt, il ne détruit pas la nature sauvage pour y installer son monde à lui, mais il fait évoluer la nature comme le font les animaux qui détruisent ceci ou cela suivant leurs régimes alimentaires. Bien sûr, la capacité technique de l'homme fait que son empreinte est plus colossale. Cependant, laissez un an une terre cultivée en friche et vous verrez comment très vite la nature est toujours là, même si elle est en partie « dénaturée ». Les cannibales ne le furent qu'un instant !

Et la laïcité ?

En ce 5 mars 2009, elle s'avance dans l'allée du théâtre en boitant légèrement, elle s'approche de la tribune, elle n'est pas là pour jouer une pièce mais pour témoigner, sa chevelure blonde lui fait une beauté, elle écoute les compliments, elle va en refuser un sans le moindre protocole quand on lui remet un bouquet (« merci pour les roses mais pas du tout pour celles qui sont oranges »), elle prend la parole, elle s'appelle **May Chidiac**, libanaise, par miracle survivante d'un attentat à la voiture piégée, elle continue malgré tout son travail de journaliste dans son pays dont elle révèle une nouveauté inouïe : les cassures ne sont plus entre musulmans et chrétiens mais entre une union de musulmans et de chrétiens, contre une autre union de musulmans et chrétiens. La guerre entre religions a fait place à une guerre POUR la laïcité.

Le monde des maîtres d'aujourd'hui fait la chasse aux pays multi-religieux et c'est là toute la guerre faite à la Yougoslavie ou à l'Irak. Chaque religion veut son territoire propre parce qu'entre gens d'une même confession, l'entente est plus facile. L'entente, ou la soumission à la dite religion ?

Ce soir là, à Montauban, May Chidiac est le Liban, celui absent d'actualités qui n'aiment, pour le bonheur des caméras, que les fondamentalistes simplificateurs du monde, que les assassins face aux assassins pour éviter ainsi de donner envie de chercher les coupables.

Après la lecture des pièces, Spectateur était impatient de découvrir comment Wajdi allait pouvoir y montrer plusieurs époques en même temps à cause des méandres difficiles à percevoir à travers la lecture linéaire des pages. Or l'artiste releva ce défi à merveille (en fait il relève le défi avant d'écrire le texte), si bien que les caméras des actualités pourraient, elles aussi, éviter les schématismes, mais encore faudrait-il prendre la peine d'écouter ceux qui parlent de laïcité.

En art, la religion est « naturelle », par contre la laïcité ça serait prise de parti ! Or la laïcité est le guano de la vie, cet engrais si riche produit par les excréments et cadavres d'oiseaux marins qui fit un temps le bonheur économique de la ville péruvienne de Chimbote et son malheur social, dont José Maria Arguedas s'empara pour un roman inachevé... et pour cause. Le guano lui-même victime de la lutte des classes !

May Chidiac témoigne d'une laïcité différente de celle de France capable de tenir à distance les religions. Au Liban il faut imposer la coexistence des religions.

Elle peut dire en même temps qu'une intervention divine a pu la sauver de l'attentat (elle avait prié juste avant) et dénoncer les clergés qui refusent le mariage civil indispensable aux couples mixtes, pour garder la main sur cette source de revenus. Au Liban, pour se séparer, il faut demander l'annulation du mariage, qui est un parcours du combattant, où, à chaque étape, les clergés encaissent leur dîme. Le mariage de May, qui dura un mois et demi, nécessita cinq ans de procédure pour son annulation ! En conséquence, les couples mixtes vont à Chypre pour officialiser leur union car faut-il le rappeler la Turquie reste encore laïque !

4 – Les Grands Témoins

curare mot issu d'une langue indéterminée
des Caraïbes

John Steinbeck

La preuve la plus manifeste de la lutte des arts, Spectateur Salsa la trouve dans cette citation de Wajdi :

« Les auteurs québécois m'ont appris à oser le récit, à ne pas avoir de complexe par rapport aux sentiments. Jeune auteur, je n'aurai pas survécu en France parce que la violence de la hiérarchie y est trop grande. On n'y cesse d'écraser les jeunes générations avec des références (**Jouvet, Vitez...**). Au Québec, **Robert Lepage**⁷ prouve de manière stimulante que l'on peut faire du théâtre avec un carton, avec rien. Mais le prestige de la tradition française a aussi un avantage : il protège du nivellement par le bas... alors qu'au Québec, dès que l'on « pense », on est vite pris pour un prétentieux. »⁸

Dans cette lutte, les arts des Amériques apparaissent à de jeunes Européens de 1968 sous les couleurs des *Raisins de la colère*, peut-être suite à un film, un article ou une colère, celle de 68. Même si Wajdi fait peu référence à des auteurs des USA (il préfère **Hölderlin, Nietzsche, la Bible ou l'Iliade et l'Odyssee...**) il a été marqué par le continent où il crée.

⁷ Robert Lepage reçoit de Mouawad un hommage dans la pièce *Seuls*.

⁸ Télérama 1^{er} juillet 2009.

Par toutes les lignes du roman, *Les Raisins de la colère* couvraient de poussière la littérature française car la jeunesse est souvent injuste. Par l'actualité présentée, par le dynamisme de l'histoire, par cette route vers l'ouest, **Steinbeck** faisait plus que **Sartre** pour dire le temps rêvé par la jeunesse de 68, aussi, Sartre montera sur des bidons pour renouer le contact avec la vie.

John Steinbeck (1902-1968) et Sartre (1905-1980) appartiennent à la même génération l'un attaché à une petite vallée de Californie (Salinas) et l'autre à l'immense capitale du XX^e siècle (Paris). Tous deux furent Prix Nobel mais Sartre le refusa (Wajdi refusa le **Molière** en 2005 pour dénoncer les théâtres sans comité de lecture et les directeurs qui jettent les manuscrits). L'étude comparée des deux œuvres permettrait peut-être de bien saisir le basculement, dans la lutte des arts, qui inversa le flux Europe-Amériques en Amériques-Europe. Salsa ne pouvait alors que constater une chose étrange sans pouvoir la penser : pendant que les USA menaient au Vietnam la lutte la plus féroce, aux USA des romanciers dénonçaient ce pays de la manière la plus féroce.

Il put la constater autrement en vivant aux USA de 1974 à 1976 mais, sous l'effet d'un quelconque curare, même aujourd'hui, il n'échappe pas à une certaine paralysie de l'esprit qui a suivi les constatations présentées. Seuls, quelques éclairs de lucidité, soulagent ce mal que le travail de Wajdi ne peut à ce jour effacer. Il sent à son contact qu'il approche de la guérison mais il ne voudrait pas que ce soit la mort.

William Faulkner

Il n'est pas surprenant de croiser, dans la bibliothèque de Wajdi Mouawad, un des piliers de la littérature mondiale, l'Étatsunien du SUD, l'Enfermé dans son Comté, William Faulkner dont la quête des origines le pousse jusqu'à interroger la place des Indiens dans sa généalogie mississippienne. Ajoutons à cela un mariage original du réalisme et de l'imaginaire, une référence à l'inceste et aux mythes, les parentés de sang, et nous constatons que les deux artistes se croisent au cœur de leurs préoccupations.

Les Indiens du premier, Chickasaw et Choctaw, sont les Arabes et Chrétiens libanais du second. Faulkner sait très bien que sa propriété qu'il nomme Yoknapatawpha, a été acquise par ses ancêtres à des Chickasaw, avant qu'ils n'acceptent de partir pour l'Ouest vers la terre qui deviendra en langue Choctaw : Oklahoma (peuple rouge).

La quête de la genèse impossible deviendra le mode de création de l'écrivain qui, pas à pas, comme le démontre **Aude Lalande** dans un bel article, découvrira que fonder une généalogie sur une terre déjà habitée doit passer par le détour vers les habitants en question.

Peut-être dans le face à face avec Wajdi faut-il ajouter la question du « sauvage », de « la forêt vierge » dont Salsa a déjà dit qu'elle n'a jamais été vierge ? Elle est placée au cœur de l'œuvre de Faulkner qui ne s'imposera pas au monde comme un ouragan mais plutôt comme un vent faible mais persistant (prix Nobel en 1949 et pour son pays il n'obtiendra le prix Pulitzer qu'en 1954).

Spectateur Salsa, qui alors n'avait pas ce nom, a placé ici Faulkner en souvenir d'un voyage qu'il ne pouvait pas rater à partir du moment où, par accident, il vivait en Louisiane, un voyage vers Oxford et New Albany, l'univers obsessionnel de l'écrivain. Pourquoi sa jeunesse a-t-elle été marquée par *Pylone, Absolon Absolon* ? Il ne le sait plus aujourd'hui, (peut-être pour cette seule phrase de William « je suis un paysan racontant des histoires de paysans »), mais par contre il conserve clairement la vision des paysages exceptionnellement verts du Mississippi. Par la *Nationale 61*, en août 1975, revenant du Québec, en route vers Franklin où il allait reprendre son travail, il s'écarta un temps du paysage de la vallée du Mississippi, en quête d'un panneau qui aurait indiqué : ville de Faulkner, musée Faulkner, comté Lafayette etc. mais il ne découvrit que trois couches de vert qui recouvraient des arbres verts dans une campagne en déshérence. Rien, pour le passant rapide, ne faisait référence à l'auteur du SUD.

Alors Spectateur Salsa garda l'image de cette terre où l'exode rural, à cause de la mécanisation de la culture du coton, était un mal profond, endémique, et peut-être inconsciemment, il se trouva conforté dans l'idée que la grande littérature appartenait d'abord à un lieu précis, répertorié sur toutes les cartes, Catane, Barcelone, lieu bien sûr traversé par le pouvoir de l'imaginaire créant ainsi un sous-réalisme car, **soulevant le réel**, il en discernait les entrailles faites à la fois de fondation et de vide. Concernant les Indiens, dans la campagne à côté de Franklin, une toute petite réserve de Choctaw ayant refusé le grand exode, marqua Spectateur même s'il la croisa de trop loin comme la ville d'Oxford.

Howard Fast

Il est difficile de s'en tenir à cinq grands témoins pour signifier la culture made in USA, aussi Salsa a eu un cas de conscience pour choisir, après les deux premières incontestables références de sa jeunesse, l'écrivain de sa vieillesse. Entre **Tony Hillerman**, avec son obsession des Navajos et de leur réserve, et **Howard Fast**, il s'est décidé pour ce dernier car il fut marqué lui aussi par la guerre, la deuxième guerre mondiale vécue des USA, pays qui ne fut pas directement touché.

« L'avenir m'apparaissait paisible et prometteur : nous aurions beaucoup d'enfants, Bette peindrait, et moi je deviendrais riche et célèbre grâce à mes livres. Mais la guerre arriva, réduisant tous ces rêves en poussière. »

Et après avoir sauté deux lignes, Howard Fast ajoute dans *Mémoire d'un rouge* :

« Tout commença par la mort de mon père et par le départ à l'armée de mon frère cadet, très proche de moi (ma mère était morte alors que j'avais huit ans, et mon père ne s'était jamais remarié). »

On a l'impression d'être dans une histoire de Wajdi mais aux USA et à un autre moment, les années 30, ce qui change totalement le cadre, le point de vue, comme quand le notaire d'*Incendies* change de bureau et laisse la vue sur l'autoroute pour la vue sur le parc. Le titre du livre dit par avance le changement majeur : la place du politique, Howard Fast indiquant clairement qu'il fut un membre du Parti communiste américain.

Comment terminer le livre de mémoires, avec une telle position peu commune ?

C'est là l'autre donnée capitale de cette évocation. Howard Fast rencontre au cours des années 60 un dignitaire soviétique qui veut l'écouter pour comprendre comment le Parti communiste de son pays a pu sombrer. Et Howard répond : « Nous avons un conte populaire en Amérique à propos d'un certain Jesse Pyme. Nous surnommons Jesse « le tueur d'idiots », et lorsque quelqu'un meurt par sa propre sottise, nous disons que c'est Jesse Pyme qui l'a eu. Eh bien, voilà ce qui nous est arrivé, Jesse Pyme nous a eus. »

En retour Howard demande à M. Federenko, ancien professeur de chinois, pourquoi l'URSS n'a pas préservé la paix avec la Chine. Il indique alors :

« Sa réponse restera gravée dans mon souvenir jusqu'à la fin de ma vie. « Fast, me dit-il, qu'est-ce qui vous fait penser que les gens qui dirigent mon pays sont moins stupides que ceux qui gouvernent le nôtre ? » »

C'est un moment qui en vaut un autre pour clore ces mémoires. »

Tony et Howard ont en commun d'être édités en France par Rivages/noir et tous les deux s'inscrivent donc dans cette « sous-littérature » du nom de polar qui a tant marqué l'Europe et jusqu'au sens même du mot culture devenu davantage un parcours à accomplir dans un labyrinthe qu'une voie tracée par une grande civilisation éclairante. Aujourd'hui, avec Mouawad, nous savons que la rencontre des deux sens est tout à fait possible sans avoir à se réfugier dans un igloo pour en attendre du bonheur.

Joan Baez

Même si elle chante en anglais, tout sonne espagnol dans son nom, une façon de rappeler que les Amériques triturent sans fin le métissage avec d'immenses immigrations entre pays mais aussi à l'intérieur des pays.

Joan Baez, comme **Dylan** et d'autres - mais Spectateur a plaisir à prendre ici le symbole d'une femme - fut un des drapeaux étatsuniens de sa jeunesse. D'elle, on passe à la fonction générale de la chanson dans des concerts sous tipis. Wajdi indique qu'il a été marqué par le trio français bien connu, **Brel, Brassens, Ferré**, comme d'autres le furent par le trio Leclerc, Vigneault, **Lévesque** qui devait beaucoup au précédent.

Les chanteurs québécois passèrent par Paris tandis qu'inversement les chanteurs étatsuniens s'imposèrent, par des traductions aussi diverses que variées... à Paris.

Tout en écoutant à la Halle aux Grains de Toulouse, Joan Baez, après y avoir écouté **Paolo Conte**, Salsa se demande à quand remonte dans l'histoire ce spectacle de l'être qui chante. Des paroles nous sont venus du fond des temps, les troubadours y donnèrent quelques lettres de noblesse, mais pour remonter jusqu'où ?

Quand, à la demande d'une voix très forte qui s'est faite entendre dans la salle, Joan Baez accepte de renvoyer ses musiciens pour continuer seule à la guitare, malgré son grand âge, comment ne pas penser que le tour de chant est le spectacle minimum donc populaire par excellence ?

Wajdi a placé dans ***Incendies***, « la femme qui chante », celle dont les paroles valent plus que les poignards puisqu'elles frappent tout en évitant le crime.

Dans un univers de coupables, le notre, la chanson peut les dénoncer sans verser de sang et pour l'exemple, Spectateur pense au tour de chant d'**Utgé-Royo** au dernier festival d'Avignon, offrant au public l'immense chanson de **Luis Llach** reprise en cœur dans un stade de Barcelone, en tant qu'arme la plus fameuse contre le dictateur **Franco**, coupable parmi les coupables.

Joan Baez représente à merveille cette Amérique qui lutte et quand Salsa cherche à soulever sa propre réalité pour voir les vides et les fondations qui la soutiennent, il cherche en vain son disque en espagnol qu'il découvre sur le pick-up de l'ami québécois en 1975 celui qui raconta cette période de sa vie :

J'ai vu écrasé
au milieu du chemin
un tatou préhistorique...

J'ai sauté le crapaud à Franklin
avec un groupe assez zac :
*Les déserteurs du Bayou*⁹.

De la chanson des Bayous au blues, et du blues à Faulkner, il n'y a qu'un pas, le pas d'un art des Amériques qui depuis un siècle déjà fait l'art du monde, non par l'effet d'un impérialisme puissant qui a son mot à dire, mais par la force d'hommes et de femmes de toujours, porteurs d'un cadastre des possibles.

⁹ Poèmes cannibales, Jacques Desmarais, 2008, Editions La Brochure,

Martin Scorsese

Le film existe, du théâtre au cinéma, le film existe, il s'appelle *Littoral* et c'est la preuve que Wajdi Mouawad veut jongler avec les arts : la poésie, le roman, le théâtre, la peinture, le cinéma, il avance sur tous les fronts.

Martin Scorsese vu par **Jean-Philippe Domecq** c'est le cinéma de l'Italo-américain étudié avant 1986 à un moment où le romancier se penchait sur sa propre vie dans un livre dense qu'il publiera en 1991. Pour Scorsese il commence ainsi :

« **Italianamerican** : c'est le titre du documentaire que Martin Scorsese a consacré à sa famille. Adjoint quatre ans plus tard à un autre documentaire (**American boy**), il constituera **L'Album de Martin Scorsese**. Titres significatifs : ils signalent que l'artiste revendique ses origines. En effet, celles-ci nourriront ses films, et pas seulement les premiers. »

Et du documentaire, Domecq ne s'en servira pas pour s'abriter de l'anorak de la sociologie, mais artiste qu'il est, il plonge aussitôt dans l'esthétique du cinéaste. « La séquence initiale d'*Italianamerican* nous signale déjà un trait du style scorsesien : un effet d'improvisation qui sera une constante de son œuvre, et produira l'un de ces «effets de réel» qui, selon Barthes, caractérisent le réalisme. » Le cinéma utilisera souvent le principe du film dans le film, le film-filmé.

A un moment Scorsese réussira son rêve.

« Martin Scorsese n'a toujours pas réalisé son vieux projet, **The last tentation of Christ**, d'après le roman de **Nikos Kazantzakis**. Des années qu'il cherche des financements. En vain : on craint le scandale ; et dans les années 80 « la majorité morale » aux Etats-Unis a de quoi dissuader les investissements dans de telles entreprises artistiques. » indique Domecq

Martin Scorsese est une part des USA de Salsa, à cause de ce film qu'il ira voir dans une petite ville, Caussade, en traversant une haie d'intégristes indignés groupée autour de l'entrée du cinéma. Et l'alliance avec Domecq, qui écrira aussi sur l'art, lui sera une joie parfaite.

Le 30 juillet 2009 **Libération** donnera la parole au même Domecq sur une question qui indirectement court dans ce livre : « Crise du crédit, crise littéraire ». Quels rapports entre la lutte des classes et la lutte des arts ?

Voilà comment ça commence :

« L'économie tourne comme la littérature. Au crédit, à la confiance. Evidemment on n'ose le dire, tant l'argent ça a tout l'air du solide et la fiction ça ne mange pas de pain. L'un et l'autre pourtant ont affaire avec « le réel absolu », disait Novalis de la poésie. »

C'est que sur cette crise, Domecq y travaille depuis des années jusqu'à son élaboration de *l'âge de la liberté sans choix*. Comme Scorsese, son statut de romancier ne le dispense jamais d'intervenir clairement dans le débat y compris économique : « L'Etat est dans son rôle moteur s'il investit dans l'immobilier, en entrepreneur, et concurrence les promoteurs privés pour les tempérer. »

De simples affaires de toit... qui prêtent à rire chez les intellectuels officiels !

5 – L’humour

cacique mot issu de l’arawak

Italien

Salsa décida un jour que son cacique de l’humour théâtral s’appelait Dario Fo, un homme qui n’a rien d’un cacique si on retient de ce mot son sens le plus péjoratif. Cacique, venu jusqu’à nous par l’espagnol, n’est pas le gourou qui, d’Inde, s’est incrusté dans le français actuel par l’anglais. Chez les arawak le cacique devait être plus un repère qu’un maître, plus un clown qu’un dieu. Ne confondons pas, même si la nuance est mince, le maître en quête de disciples et celui en quête d’esclaves.

Avec son épouse **Franca Rame**, Dario Fo est le pilier d’une vie théâtrale qui a marqué beaucoup plus la Belgique que la France grâce éventuellement à l’humour belge (quelqu’un a dit que « le Belge est un Français rigolo »), sans pour autant prétendre qu’il existe un humour belge, italien, espagnol, anglais ou autre.

Wajdi a croisé de son côté, **six personnages en quête d’auteur**, preuve sans doute qu’il est pirandellien, car que fait-il d’autre, Wajdi, que chercher des personnages qui deviennent ensuite, en quête d’un auteur nommé Mouawad ! Que serait Dario Fo sans **Pirandello**, tous deux ayant accédé au grade immortel de Prix Nobel !

Rien de la vie de Luigi Pirandello ne prête à rire or toutes les pages qu’il a écrites sont sous-tendues par le rire ou la question du rire.

Pour vivre, Spectateur garde en tête l'ultime Pirandello, quand, sur invitation du pouvoir fasciste de Mussolini, il fait l'éloge, dans une réunion qui ne prête pas à rire, de son compère sicilien Giovanni Verga.

« Deux types humains que tout peuple est peut-être capable de tirer de ses racines : les créateurs et les adaptateurs, les esprits nécessaires et les créateurs de luxe, les uns dotés d'un « style des choses » et les autres d'un « styles de mots » ; deux grandes familles donc ou catégories d'hommes qui coexistent au sein de toute nation, se trouvent être en Italie, peut-être plus que partout ailleurs, bien distinctes et facilement identifiables. »

Il met face à face la ridicule pompe du « style des mots » et la profondeur du « style des choses ». Parmi les ridicules il cite : **Pétraque, Guichardin, Le Tasse, Monti, et D'Annunzio** le poète phare du fascisme ! En face : **Dante, Machiavel, L'Arioste, Manzoni, Verga**. Qui pouvait rire à entendre cette énumération ? Pirandello enfonce le clou en faisant de la naissance du génie de Verga le contraire de la confusion propre à D'Annunzio. Et il prend l'exemple de la langue qui nous pousse vers l'Art-Mouawad :

« Chez les uns, c'est la langue comme on la compose, la langue écrite : « littéraire ». Chez tous les autres règne une saveur idiotique, dialectale, à commencer par Dante qui dans les dialectes justement, mais non dans celui-ci plutôt que dans celui-là, voyait le fondement de la langue vulgaire. » Quand autrefois, Spectateur acheva cette lecture, il écrivit en lettres d'or : « Ce dépouillement, cette force constructive, ce retour aux origines ouvrent la voie à la seule conquête qui s'impose aux hommes et aux peuples : la conquête de son propre style. »

Espagnol

Que le voyage puisse continuer par **Don Quichotte** n'a, à présent que nous sommes épuisés de tant d'errances dans le labyrinthe, plus rien de surprenant. Le **Quichotte** devenant l'enfant de l'ultime **Cervantès**, celui qui digéra enfin le genre picaresque, celui qui deviendra le sachem de la tribu des écrivains ibériques, constitue-t-il une étape vers la remontée aux origines, le théâtre grec ? Qu'a cherché Wajdi dans son adaptation théâtrale du **Quichotte** ?

Spectateur Salsa, humour ou pas, aurait aimé être à Madrid pour communier avec le public debout au succès d'**Incencies (Incendios)**. Pour l'occasion la critique du journal *El Pais* lui fait découvrir que dans s'émouvoir, il y a se mouvoir, c'est-à-dire bouger vers un sentiment partagé. Admiratrice de Wajdi elle annonce déjà qu'à l'automne 2010 **Littoral** et **Forêts** seront un mois à Madrid avant une tournée en Espagne. A Avignon, elle reconnaît qu'après les larmes de sa voisine d'à côté, les sanglots retenus de celle de derrière, elle se laissa aller à pleurer pendant la représentation. Elle cite Wajdi au sujet de **Forêts**, un Wajdi qui persiste autour du projet d'en faire « un spectacle entre deux peuples frères qui se détestent pour des raisons obscures depuis des générations. » Alors Salsa a envie de se répéter, la haine réelle entre Allemands et Français, sans la nier ou la minimiser, est incompréhensible vu sous ce simple face à face, à moins de répéter des lieux communs. Entre le

Chili et le Pérou, entre la Pologne et la Russie, entre des dizaines de pays, de telles haines sont repérables. Entre Anglais et Français, tout comme entre Anglais et Allemands des haines identiques ont existé. A chaque fois il existe des « susceptibilités » d'empire, et il suffit que l'empire tombe pour que les haines reculent.

Mais revenons au monde hispanique. Le succès de Wajdi au Mexique est aussi spectaculaire qu'en Espagne. Une nouvelle revue passionnante *Justa* qui en est à son numéro 4 donne des extraits de la traduction d'un livre de Mouawad *Ni el sol ni la muerte pueden mirarse de frente*, Jus-CNT, 2009.

Lire Mouawad en espagnol c'est une toute autre sensation, même si Salsa a l'habitude de se livrer à ce jeu, lire le même auteur en français et en espagnol, il ressent cette fois une sensation plus forte, plus fluide, peut-être parce qu'il ne s'attendait pas à cette rencontre, peut-être parce qu'il a commencé par la version espagnole avant l'originale.

Un de ses articles du journal ***La décroissance*** (sur le fait qu'avec un euro on fait le plein au Venezuela) a été traduit en italien et Salsa a eu l'impression qu'il lisait quelqu'un d'autre. Lui qui, à l'école, n'aimait pas les langues, regrette depuis longtemps de ne pas avoir été traducteur. Il aurait ainsi trouvé sa façon d'être artiste, c'est-à-dire d'être le spectateur de lui-même.

Enormément d'artistes sont des traducteurs ou des traductrices.

Français

Pour tout l'humour du monde, jamais Spectateur n'aurait imaginé la curiosité de Mouawad pour deux mots précis qu'aucun journaliste n'osa prononcer devant lui. Il dut attendre le 19 août 2009 pour la découvrir au détour d'une page du programme du **In**, qu'il avait depuis le mois de juin, mais dont il n'avait épluché que les pages concernant le temps de son séjour à Avignon 2009 c'est-à-dire du 7 au 13 juillet.

Le premier est le mot ouvrier. Wajdi reconnaît qu'avant cette expérience de 2004 à Aubusson, il n'avait pas croisé le monde ouvrier d'où sa curiosité qu'il a pu satisfaire en allant à la rencontre du drame secouant la ville en juin 1987 quand l'usine Philips ferma. De l'entretien avec une vingtaine d'anciens de l'entreprise il construisit un texte qui donna lieu à lectures, lectures reprises à Avignon dans le cadre du Musée Calvet. L'usine était un monde en soi, avec sa crèche, son équipe de foot, son tissu de relations et l'annonce de la fermeture tomba dans la petite ville d'Aubusson comme le pire coup de massue possible. Sur son blog, Caroline rendit compte de l'événement avignonnais où un acteur et une actrice répondent aux questions de Wajdi qui joue son propre rôle. Après les questions basiques de l'ordre du familial, après une présentation du travail, la question inévitable était la suivante : « A quoi vous pensiez pendant de si longues heures à votre poste de travail ? »

Peu de souvenirs surgissent en réponse.

L'autre mot encore plus sidérant que le premier va venir bousculer l'ordre établi. Il s'agit d'une autre enquête, cette fois à Malakoff avec **Pierre Ascaride**, pas plus porteuse d'humour que la précédente, mais tout l'humour tient à la façon dont le thème est occulté quand on travaille le cas Mouawad. Le programme indique : « C'est en écoutant Pierre Ascaride lui raconter l'histoire de Malakoff que Wajdi Mouawad a constaté qu'il ne savait pas ce qu'être communiste signifiait. » Cette fois nous sommes en 2007 et entre les deux tours de l'élection présidentielle Wajdi part à la rencontre de communistes et compagnons de route, de la ville où il est, pour, une fois de plus, porter sur la scène, par une lecture, les témoignages recueillis.

A ce jour, le contenu des souvenirs rassemblés est inaccessible, même le journal communiste *L'Humanité* nous renseigne très peu. Seuls les communistes corses attirent notre attention sur un des personnages d'**Incendies**, la femme qui chante si chère à Wajdi, présente aussi par un film sur les camps libanais. Le quotidien *Le Monde* du 23-97-09 présente **Souha Bechara**, belle et rebelle, celle aperçue dans les films de **Joana Hadjithomas** et **Khalil Joreige**. Les communistes corses ajoutent : « Souha Bechara, l'article ne le précise pas—mais pourquoi?—est membre du Parti Communiste Libanais. » Le fait est-il certain ? Wajdi le savait-il en écrivant sa pièce ? Est-ce que ça change quelque chose à la question de la lutte des arts ? Peut-on mettre un nez rouge à Staline comme sur une affiche présente à Avignon depuis 2008 en lien avec une pièce du Roumain **Visniec** ?

Le totem de l'humour reste dans le brouillard !

Algérien

S'il existe un pays aussi ravagé par la guerre que le Liban, c'est bien l'Algérie. Après la dure guerre de libération imposée par la France, ce qui a conduit le pays à draper son armée dans du beau linge, la nouvelle guerre des années 90 imposée par les islamistes de tous les horizons, a remis du sang sur la planche¹⁰.

Pourtant, même s'il est impossible de rire de tout, un homme a décidé de rire de cette situation, un émigré qui amuse les Français depuis plus de dix ans et qui obtient un succès grandissant... au point qu'il ne fait plus le comique tout seul mais avec à ses côtés, pas moins que Shéhérazade, la fameuse conteuse des mille et une nuits qui voulait conjurer sa propre mort.

Mohand Said Fellag revendique un héritage dépassant l'héritage algérien puisqu'il veut s'insérer, à sa modeste place, dans la lignée des dramaturges comiques dont le premier de tous est... Aristophane.

Pour Avignon 2009, Sophocle était à *La Conditions des Soies*, où Spectateur Salsa découvrit une fois (pas plus), une pièce en grec ancien et **Aristophane** était présent avec son inévitable *Assemblée des femmes* et leur grève du sexe.

¹⁰ Djemila Benhabib, *Ma vie à Contre-Coran : une femme témoigne sur les islamistes*, Vls éditeur, Québec. Un récit exceptionnel sur un combat caché, nié, volé et pourtant décisif pour comprendre l'histoire du monde actuel.

Cohérence de l'histoire ? Fellag fait le comique pour la paix afin d'enterrer les tomahawk. « Mon travail d'auteur, d'acteur, c'est d'injecter du soleil, de l'espoir, pour empêcher que la violence naisse à nouveau. »

Que peut faire Wajdi et ses tragédies, de cet héritage qui va d'Aristophane à Molière en passant par les dramaturges romains et du Moyen-Age ?

Un travail sur la langue populaire qui avec Fellag mêle l'arabe, le kabyle et le français tout en laissant ces langues exister aussi par elles-mêmes. Le français dit-il est plus utile que l'arabe pour évoquer la sexualité. Dans *Incendies*, le notaire est une des manifestations du travail de Wajdi sur la langue populaire avec des proverbes très souvent détournés, avec rires ou sourires garantis à les écouter : la mer à voir, l'enfer est pavé de bonnes circonstances, ça lui ressemble comme deux couteaux, Rome ne s'est pas construite en plein jour, il y avait endives sous roche. Le rapport à la langue populaire c'est le rapport à cette vie de la langue.

Nous retrouvons la même attention au quotidien sauf que la découpe du quotidien est différente.

Prenons le cas de l'amour par exemple. Mouawad ou Fellag y font une référence centrale sauf que chez le premier l'amour est dramatique autant qu'il est comique chez le second. Généralement, tout artiste pousse la caricature aussi loin que possible pour mieux émouvoir mais une émotion est-elle plus libératrice que l'autre ? Chaque spectateur a sa réponse, Salsa penche plutôt pour le second cas, pas parce qu'il faut mettre les rieurs de son côté afin d'être mieux entendus, pas parce que l'enfance est la reine du rire, mais parce qu'il fait confiance à l'humour sans n'avoir jamais cherché plus loin à ce jour.

Et le rire alors ?

Spectateur se demande si toute cette aventure ne pourrait pas tenir dans un nez rouge de clown ! Il s'agirait d'un jeune couple follement amoureux, dont l'homme, après un spectacle d'un théâtre ambulant, irait jusqu'à voler le nez rouge du clown pour l'offrir à sa squaw qui avait tant ri. Leur amour, contrarié par les parents, ayant donné lieu à une naissance, la mère aurait glissé dans les langes du bébé, avant qu'on ne le lui vole, ce nez-souvenir, ce nez qui ensuite fut le seul lien de l'orphelin avec ses parents inconnus. L'enfant chercha un jour à retrouver sa mère, mais en vain, alors il se mit à rire à propos de rien, car n'ayant plus de cause, plus rien n'avait de sens. Et le non-sens serait devenu tel que l'homme pouvait être chanteur d'amour et tueur chaque jour. Et quand le procès du criminel verrait enfin le jour, avant de rendre son nez de clown, il aurait cette phrase : « Ce procès est un ennui ! Sans rythme et sans aucun sens du spectacle. Le spectacle, moi, c'est ma dignité. »

Par le rire aux multiples tiroirs s'agirait-il alors de mettre le spectacle à distance, celui dont Spectateur craint qu'il soit un non-sens ? Dans cette même histoire, la grand-mère dirait à sa petite fille, « apprends à lire à écrire et à compter » et la petite fille suivrait ce conseil, dont elle ferait bénéficier sa propre fille qui, devenue prof de maths, constaterait à un moment : « J'ai appris à écrire et à compter, à lire et à parler. Tout cela ne sert plus à rien. » Un grand retournement de plus ?

Loin de l'avenue « Arts des Amériques » serions-nous avec Wajdi - les évocations précédentes viennent d'**Incendies** - face à une question plus globale : « Et si le vernis culture n'était rien d'autre qu'un art d'oublier la vie ? » Dans la pièce **Littoral**, le chevalier joue celui qui tourne un film ridicule, comme dans **Incendies**, le tueur est aussi un chanteur ridicule. Pour certains, le film serait l'écho de l'enfance chez Wilfrid. Pourquoi pas une remise en cause de la vie MISE en spectacle, quand, pour créer, tout doit être physiquement mis en œuvre pour que la vie SOIT spectacle ?

Pirandello indique : « Si nous souhaitons voir au théâtre, non pas une traduction plus ou moins fidèle, mais vraiment *l'original*, ce qui fera l'affaire n'est rien d'autre que la *Commedia dell'arte* : un schéma embryonnaire et la libre création de l'acteur. »

La méthode de Wajdi c'est aujourd'hui celle de la *Commedia dell'arte*, aussi bien vis à vis des acteurs, de lui-même, que de la création.

Et le rire alors ? Le 1^{er} juillet 2009, Michel Arseneault rencontre Mouawad dans la ville qu'il a adoptée depuis trois ans, Toulouse, et constatant qu'il « portait même une chemise fleurie où s'entremêlaient pétales jaunâtres et rougeâtres », lui fait remarquer que c'était la première fois qu'il le voyait porter des couleurs aussi vives. Le journaliste ajoute : « Non sans ironie, j'ai hasardé un : « Y a quelque chose qui ne va pas ? » Le beau ténébreux a éclaté de rire. »¹¹ Puis, le journaliste conclut que Wajdi est « sûrement plus Québécois qu'il ne le pense » ! Et pourquoi pas alors : plus Américain, qu'il ne le pense ?

¹¹ *Lactualité.com* 2 juillet 2009, Pas de vacances pour Monsieur Mouawad.

Tableau général

Lutte des âges

Les individus

- les noms ; les origines ; les prénoms

La société

- les guerres ; les exils ; les langues

Les intermédiaires

- les familles ; les fratries ; les généalogies

Lutte des classes

Les Amériques

- le détour ; les noms ; les origines ; les prénoms

Le Nouveau Monde

- les guerres ; les élites ; les animaux ; les abandonnés

Le Nouveau Dieu

- le dieu en miette ; le dieu déchiqueté ; le capitalisme féodal ; les femmes

Le Nouvel Empire

- les prétentions ; un lieu ; les émotions ; les libérés

Lutte des arts

Le théâtre

- le détour ; le texte et l'acteur ; la jeunesse ; l'exil ; la nécessité

Les obsessions

- le nom ; l'acteur et le texte ; l'origine ; les promesses ; les rivières

Les religions

- personnelles ; institutionnelles ; la culpabilité ; artistiques ; Et la laïcité ?

Les grands témoins

- John Steinbeck ; William Faulkner ; Howard Fast ; Joan Baez ; Martin Scorsese

L'humour

- italien ; espagnol ; français ; algérien ; et le rire alors ?

Livres complices de ces pages :

Sur Wajdi Mouawad :

Les tigres de Wajdi Mouawad , Le Grand T, éd. joca seria, 2009

Voyage pour le Festival d'Avignon 2009, P.O.L.

Nombreux articles de presse dont ceux du remarquable **Matricule des Anges** été 2009, la revue toujours à l'heure de la grande qualité.

De Wajdi Mouawad

Incendies, 2009, Leméac/actes sud

Forêts, 2009, Leméac/actes sud

Seuls, chemin, texte et peintures, 2008, Leméac/actes sud

Un obus dans le cœur, 2007, Leméac/actes sud (malgré le classement junior la BM de Montauban l'a placé dans la partie adultes)

Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face, 2008, Leméac/actes sud

Autres :

Ecrits sur le théâtre et la littérature, Pirandello, Folio essais, 1990

Nouvelles complètes, Pirandello, Quarto Gallimard, 2000

Laocoon, Lessing, Hermann, 1990

Walter Benjamin, Sentinelle messianique, D. Bensaïd, Plon 1990

Le gai savoir de l'acteur, Dario Fo, L'Arche, 1990

Mémoire du feu, les naissances, Eduardo Galeano, Plon, 1982

Le spectateur émancipé, Jacques Rancière, La Fabrique, 2009

Le jour où Nina Simone a cessé de chanter, Darina al Joundi, Actes sud, 2008

Descends, Moïse, William Faulkner

Vive l'Amérique, Claude Sicre, Préface Theodor Zeldin, Publisud, 1990

Les tigres de Wajdi Mouawad, Le Grand T, Editions joca seria, 2009

Martin Scorsese, un rêve italo-américain, Jean-Philippe Domecq, Hatier, 1986

Naissance des divinités, naissance de l'agriculture, la révolution des symboles au néolithique, Jacques Cauvin, CNRS éditions, 1994

Mémoires d'un rouge, Howard Fast, Rivages/Noir, 2005

L'homme squelette, Tony Hillerman, Rivages/Noir, 2008

Poèmes cannibales, loin dans ma campagne, Jacques Desmarais, Editions La Brochure, 2008

L'inspiration continue, Maria Zambrano, Million, 2006

Claudine et le théâtre, Philippe Caubère, Editions Joëlle Losfeld, 2000 (dédié à Johnny Hallyday)

Dictionnaire historique de la langue française, Alain Rey, Le Robert, 1998

Dictionnaire Arabe-Français, A. de B. Kazimirski, 1860, réédité par La Librairie du Liban

La guerre du faux, Umberto Eco, Grasset, 1985

Les mots de l'histoire, essai de poétique du savoir, Jacques Rancière, Le Seuil, 1992

Pauline Julien, la vie à mort, biographie de Louise Desjardins (sœur de Richard), Leméac, 1999 [finir par une femme parlant d'une femme, au moins ça]

Mots absents de ces pages

avant-garde, découragement, espace, fatigue, identité, instruit, révolution, trône, discrimination.

Liste des 154 noms marqués en gras par ordre de leur apparition dans le texte (seulement 24 femmes) :

Wajdi Mouawad, Sikwayi, Le Doré, Enzo La Stella T., Eduardo Galeano, Darina Al Joundi, André Benedetto, Nina Simone, Engels, Parmentier, Mohamed Kacimi, Buffalo Bill, Dieudonné Niangouna, Krzysztof Warlikowski, Amos Gitai, Christophe Honoré, Thomas Bernhard, Denis Marleau, Walter Benjamin, Félix Leclerc, Marie-José Colet, Sophocle, Hitler, Jacques Rancière, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Claude Sicre, Amerigo Vespucci, Christophe Colomb, Guaysamin, Ruben Dario, Albert Memmi, Tennessee Williams, Claude Pelopidas, Corneille, Faulkner, Clarice Lispector, Borges, Réjean Ducharme, Claude Gauvreau, Maria Zambrano, Jacques Cauvin, Alain Rey, Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Bernard Pinault, Pauline Julien, Roland Lepage, Jacques Létourneau, Monique Lepage, Joachim Moubarach, Michel Tremblay, Brecht-Weill, Jack Monoloy, Gilles Vigneault, Ferré, Brel, Boris Vian, Raymond Devos, Louise Desjardins, Richard Desjardins, René Lévesque, Gilbert Langevin, Michael Jackson, Marilyn Monroe, Tommy Douglas, Kiefer Sutherland, Daniel Sorano, Umberto Eco, Jaurès, Paul Ricquet, Henri Bornstein, Zoe Lin, Nayla Mouawad, Nathalie Sultan, Anne Lorraine Vigouroux, Maryse Beauchesne, Alain Roy, Copernic, Galilée, Lessing, Zeuxis, Homère, Dario Fo, Jacques Desmarais, Dani Karavan, Kafka, Stéphane Floccari, Daniel Bensaïd, Etienne Klein, Emmanuel Schwartz, Philippe Caubère, Jean Vilar, Gérard Philippe, Michel Arseneault, Philippe Coutant, André

Brassard, Sergio Leone, Maria Chapdelaine, José Maria Arguedas, César Vallejo, Marcel Niedergand, Hugo Blanco, Héraclite, Nasser, Boumédiène, Kadafi, Laure Dubois, William Faulkner, May Chidiac, John Steinbeck, Jouvét, Vitez, Robert Lepage, Hölderlin, Nietzsche, Hölderlin, Nietzsche, Molière, Aude Lalande, Howard Fast, Tony Hillerman, Joan Baez, Dylan, Brassens, Raymond Lévesque, Paolo Conte, Utgé-Royo, Luis Llach, Franco, Martin Scorsese, Jean-Philippe Domecq, Nikos Kazantzakis, Franca Rame, Pirandello, Pétraque, Guichardin, Le Tasse, Monti, D'Annunzio, Dante, Machiavel, L'Arioste, Manzoni, Verga, Cervantès, Pierre Ascaride, Souha Bechara, Joana Hadjithomas, Khalil Joreige, Visniec, Mohand Said Fellag, Aristophane.